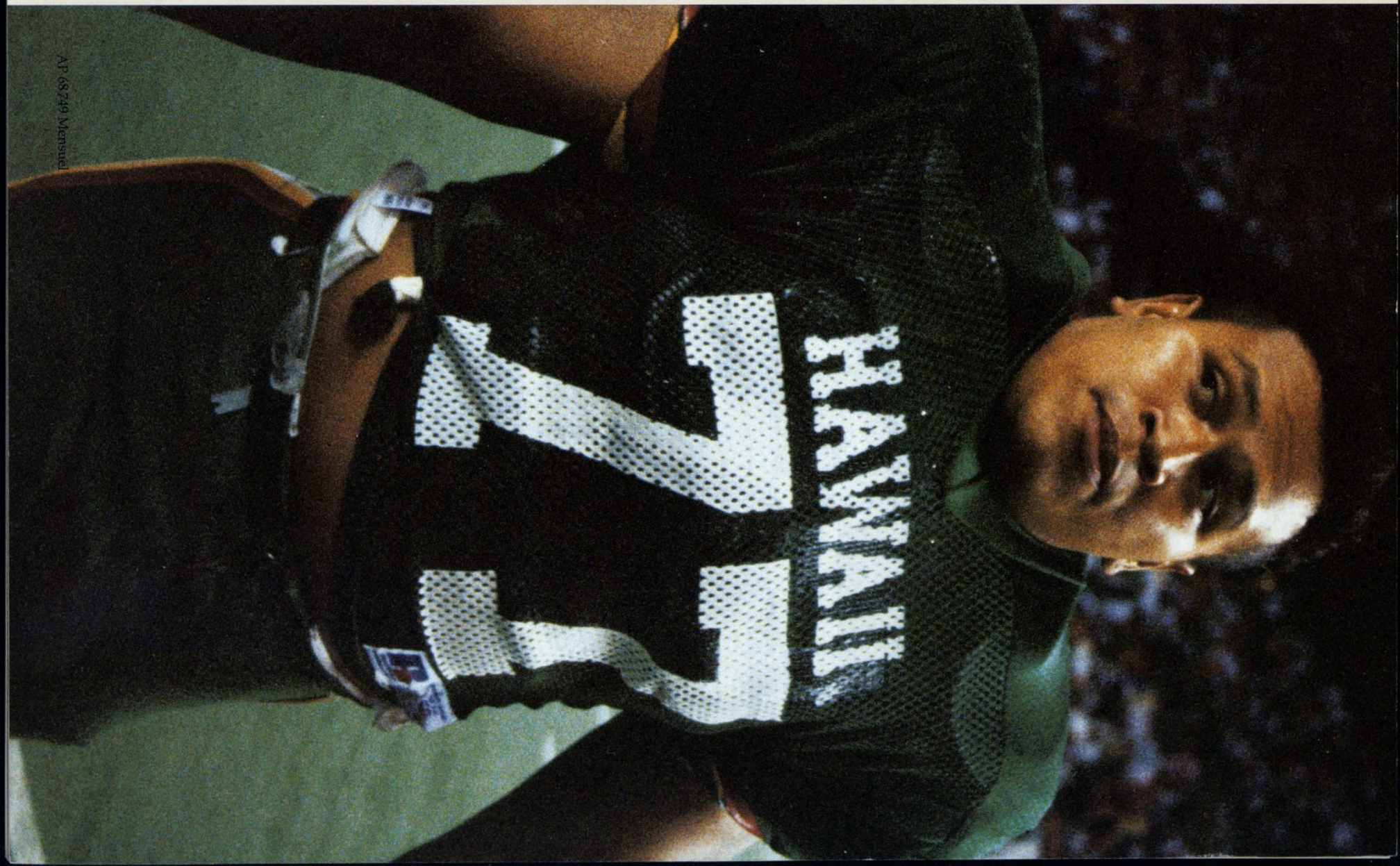
L'ÉTOILE

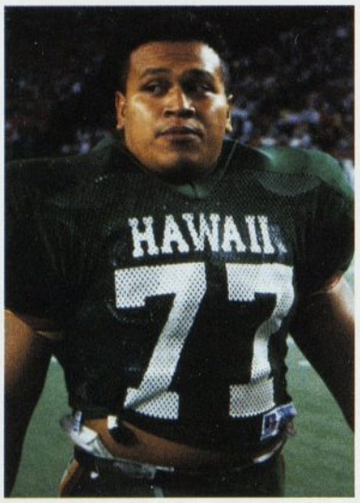
CXLI NUMÉRO 6 ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST DES SAINTS DES DERNIERS JOURS JUIN 1991



AP 68749 Mensuel

L'ÉTOILE

JUIN 1991



Sur la couverture:
Tavita Sagapolu est Samoan. Il terrasse ses adversaires sur le terrain de football, mais édifie tous les autres (voir «Une grande stature spirituelle», page 12).

MAGAZINE

MESSAGE DE LA PREMIÈRE PRÉSIDENCE
À LA RECHERCHE DE JÉSUS THOMAS S. MONSON 2

ROSA CLARA: PIONNIÈRE AUSTRALIENNE MARJORIE B. NEWTON 8

CE QUI EST DÉTERMINANT DANS LA VIE BOYD K. PACKER 25

OÙ AVAIS-JE TROUVÉ SON NOM? SUSAN WYMAN 28

BAPTÊME DANS LA GLACE WADE BRACKENBURY 30

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ALLIANCE 34

SAINTS DE BARCELONE: DE FIDÈLES CONVERTIS CAROL BAUGHMAN RIVERO 44

POUR LES JEUNES

UNE GRANDE STATURE SPIRITUELLE TERRY O'RAND 12

FICTION
LA DERNIÈRE EXCURSION JACK WEYLAND 18

VIE MORMONE
ON PEUT VAINCRE MÊME D'ÉNORMES DIFFICULTÉS 33

RUBRIQUES

COURRIER 1

MESSAGE DES INSTRUCTRICES VISITEUSES
BÉNIS CHAQUE FEMME 24

SECTION DES ENFANTS

HISTOIRES DU LIVRE DE MORMON
ZÉNIFF 2

RAYONS DE MIEL LOWELL L. HAMBLIN 4

PÉRIODE D'ÉCHANGE
LIS LES ÉCRITURES CHAQUE JOUR LAUREL ROHLFING 8

JE NE VEUX PAS ALLER À L'ÉGLISE HELEN HUGHES VICK 10

AGNEAUX D'ÉTÉ JAYNE B. MALAN 12

DÉCOUVERTE
MARCHE VERS SION VIOLET KIMBALL 14

AMUSONS-NOUS
TABLEAU DE FIL JULIE WARDELL
PROPHÈTES DE L'ANCIEN TESTAMENT JANET PETERSON 16

VIE CHANGÉE

Je suis abonnée au *Liohona* (magazine en espagnol) depuis deux ans et j'aime le lire tous les mois. Chaque article est plein d'à-propos et nous aide à nous rapprocher de notre Père céleste.

Depuis mon baptême, ma vie et celle de ma famille ont changé. J'ai compris que la vie que le Seigneur nous donne est ce que nous avons de plus précieux. Nous ne devons pas laisser passer l'occasion de lui montrer que nous l'aimons vraiment en mettant en pratique tous ses commandements. Nous serons véritablement sauvés si nous accomplissons notre devoir de toute notre volonté et de tout notre cœur.

Je sais que l'Esprit nous influence et nous aide à faire ce qui est juste.

Maintenant que je suis membre de l'Eglise, je peux vous témoigner que le fait de connaître la vérité est vraiment merveilleux et que personne ne peut changer cela. Je me suis fait de nombreux amis, de vrais amis, et j'ai gagné le respect de nombreuses personnes.

Rappelez-vous que les bénédictions que le Seigneur nous donne sont nombreuses, mais que si nous gardons ses commandements, il y en aura encore beaucoup d'autres.

Jenny Amaya A., Huacho, Pérou

OUTIL MISSIONNAIRE

Je suis enseignant. Il y a quelque temps, j'ai décidé d'offrir un abonnement au *Liahona* (magazine en espagnol) à chacun de mes collègues et des pasteurs des autres Eglises chrétiennes locales. Beaucoup m'ont remercié de ce cadeau, et de nombreux collègues qui ne sont membres d'aucune Eglise en particulier attendent avec toujours autant d'impatience le numéro suivant.

En outre, chaque fois que je suis invité pour un anniversaire ou pour une remise de diplôme, je réponds en offrant un exemplaire du *Liahona* et du Livre de Mormon. En propageant ainsi le message de l'Evangile, de nouveaux membres sont entrés dans l'Eglise, et je me suis fait de nouveaux amis.

A mon avis, le *Liahona* est l'une des meilleures publications en langue espagnole. Non seulement elle offre une bonne lecture, mais elle sert de guide.

J'aime surtout les messages de la Première Présidence et les comptes rendus de conférence générale. J'aime voir les photos des Autorités générales et des personnes qui assistent à la conférence. J'aime vraiment les Autorités générales et je demande au Seigneur de les bénir dans leur appel.

Je vous félicite d'avoir publié les Histoires du Livre de Mormon en couleurs. J'espère que cette série comprendra tout le Livre de Mormon.

J'epère que le *Liahona* sera toujours publié. Si jamais sa publication cessait, cela plongerait des centaines de milliers de personnes dans les ténèbres. Poursuivez votre bonne œuvre.

Gamaliel Alcides Vasquez Pérez, évêque de la paroisse de Rio Blanca, San Marcos (Guatemala)

NOTE DE LA RÉDACTION

Nous apprécions beaucoup le courrier de nos fidèles lecteurs et nous vous invitons à nous envoyer vos lettres, vos articles et vos histoires. (Veuillez, s'il vous plaît, indiquer vos nom et prénom, adresse, paroisse ou branche et pieu ou district.) Nous avons apprécié les lettres que nous avons déjà reçues et nous espérons en recevoir encore beaucoup d'autres.

L'ÉTOILE

Juin 1991 CXLI Numéro 6

Publication officielle en langue française de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.

Première Présidence:
Ezra Taft Benson
Gordon B. Hinckley
Thomas S. Monson

Collège des Douze:
Howard W. Hunter, Boyd K. Packer, Marvin J. Ashton, L. Tom Perry, David B. Haight, James E. Faust, Neal A. Maxwell, Russell M. Nelson, Dallin H. Oaks, M. Russell Ballard, Joseph B. Wirthlin, Richard G. Scott

Consultants:
Rex D. Pinegar, Gene R. Cook, John E. Groberg, Robert E. Wells

Rédacteur en chef: Rex D. Pinegar

Directeur des programmes:
Ronald L. Knighton

Directeur des magazines de l'Église:
Thomas L. Peterson

Magazines internationaux:
Rédacteur en chef: Brian K. Kelly
Rédacteur en chef adjoint: Marvin K. Gardner
Rédacteur adjoint: David Mitchell
Assistante de rédaction/Section des enfants: DeAnne Walker
Coordonnateur du graphisme: M. Masato Kawasaki
Graphisme: Scott D. Van Kampen
Illustration: Sharri Cook

Rédacteur en chef de l'édition française: Jean Collin

Rédacteur adjoint:
Jean-François Coudret

Adresse de la rédaction:
Service des Traductions,
Rue des Épinettes, Bâtiment 10,
F-77200 Torcy, Tél. 60062741

Distribué par Centre de Distribution
Rue des Épinettes, Bâtiment 10,
F-77200 Torcy, Tél. 60060475

© 1991 by Corporation of the President of The Church of Jesus Christ of Latter-day Saints

Tous droits réservés

Les magazines internationaux de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours paraissent tous les mois en allemand, anglais, chinois, coréen, danois, espagnol, finlandais, français, hollandais, italien, japonais, norvégien, portugais, samoan, suédois et tongan; tous les deux mois en indonésien, tahitien et thaï; tous les trois mois en islandais.

L'ÉTOILE (ISBN 1044-3355) is published monthly by The Church of Jesus Christ of Latter-day Saints, 50 East North Temple, Salt Lake City, UT 84150. Second-class postage paid at Salt Lake City, Utah. Subscription price $10.00 a year. $1.00 per single copy. Thirty days notice required for change of address. When ordering a change, include address label from a recent issue; changes cannot be made unless both the old address and the new are included. Send USA and Canadian subscriptions and queries to Church Magazines, 50 East North Temple Street, Salt Lake City, Utah 84150, United States of America.

Subscription information telephone number 801-240-2947.

POSTMASTER: Send address changes to L'ÉTOILE at 50 East North Temple Street, Salt Lake City, Utah 84150, United States of America.

Abonnements pour l'année civile:
Pour les abonnements, réclamations, changements d'adresse, veuillez vous adresser au représentant local de L'ÉTOILE (à souscrire par l'intermédiaire des paroisses/branches):
77,– FF à envoyer par chèque libellé à l'ordre de Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours,
ou 540,– FB ou 24,– FS
ou 1000 FP.
USA: $10.00 (surface mail);
Canada: CAN $16.50

Publié 12 fois par an

Printed by Friedrichsdorf Printing Center, Germany

PB MA 9106 FR

91986 140
French

PHOTO JOHN LUKE

À la recherche de Jésus

par Thomas S. Monson
deuxième conseiller dans la Première Présidence

Le moyen de trouver Jésus a toujours été et sera toujours le même: la prière fervente et sincère d'un cœur humble et pur.

Dans le Nouveau Testament de notre Seigneur, Jean décrit le voyage de personnes venues rendre leur culte à Dieu. «Il y avait quelques Grecs parmi les gens qui étaient montés pour adorer pendant la fête. Ils s'approchèrent de Philippe. . . et lui demandèrent: *Seigneur, nous voudrions voir Jésus*» (Jean 12:20-21).

Les petits enfants expriment ce même désir d'une autre façon. Très souvent, ils disent: «Raconte-moi les histoires de Jésus-Christ. Dis-moi ce qu'il me dirait s'il était ici» (*Chantons ensemble*, B-46). Ils recherchent Jésus, et il en a toujours été ainsi. Il n'est pas de quête aussi universelle, pas d'entreprise qui apporte tant de joie, pas d'effort qui ennoblisse tant, pas de dessein aussi divin.

La recherche de Jésus ne date pas de notre époque. Dans ses adieux touchants et émus aux Gentils, Moroni a souligné l'importance de cette quête:

«Et maintenant, moi, Moroni, je dis adieu. . .

«Et. . . je voudrais vous recommander de chercher ce Jésus, au sujet duquel les prophètes et les apôtres ont écrit» (Ether 12:38, 41).

Pendant des générations, dans l'ancien et dans le nouveau monde, des hommes éclairés cherchèrent avec ferveur l'accomplissement de prophéties prononcées par des hommes justes inspirés par le Dieu tout puissant. Ensuite vint la nuit célèbre entre toutes où l'ange du Seigneur apparut à des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les champs et leur déclara: «Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur» (Luc 2:11).

Ainsi invités personnellement à se mettre en quête du nouveau-né emmailloté et couché dans une crèche, ces bergers s'inquiétèrent-ils de la

PHOTO JOHN LUKE

sécurité de leurs biens? Remirent-ils à plus tard leur recherche de Jésus? Le récit affirme que les bergers se dirent les uns aux autres: «Allons donc jusqu'à Bethléhem» et qu'ils y allèrent en hâte (voir Luc 2:15-16).

Des mages, venus d'Orient, arrivèrent à Jérusalem. Ils demandèrent: «Où est le roi des Juifs qui vient de naître? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. . .

«A la vue de l'étoile, ils éprouvèrent une très grande joie.

Avant de nous mettre à la recherche du Christ avec des chances de succès, nous devons lui réserver du temps dans notre vie et de la place dans notre cœur.

«Ils . . . virent le petit enfant avec Marie, sa mère, se prosternèrent et l'adorèrent; ils ouvrirent ensuite leurs trésors, et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe» (Matthieu 2:2, 10-11).

Avec la naissance du nouveau-né de Bethléhem fut fait un grand don, d'une puissance plus grande que les armes, d'une richesse plus durable que la monnaie de César.

Cet enfant devait devenir le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Messie promis, Jésus-Christ, le Fils de Dieu.

Né dans une étable, avec pour berceau une crèche, il vint des cieux pour vivre sur terre en mortel et établir le royaume de Dieu. Au cours de son ministère terrestre, il enseigna aux hommes la loi supérieure. Son Evangile glorieux refaçonna les modes de pensée du monde. Il bénit les malades, fit marcher les boiteux, rendit la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Il ramena même les morts à la vie.

Quelle fut la réaction à son message de miséricorde, à ses paroles de sagesse, à ses leçons de vie? Seules quelques rares personnes surent l'apprécier. Elles lui baignèrent les pieds. Elles apprirent sa parole. Elles suivirent son exemple.

Il y en eut aussi beaucoup qui le rejetèrent. Quand Pilate leur demanda: «Que ferai-je donc de Jésus, appelé le Christ?» ils s'écrièrent: «Qu'il soit crucifié!» (Matthieu 27:22). Ils se moquèrent de lui, lui donnèrent à boire du vinaigre, le frappèrent avec un roseau, crachèrent sur lui et le crucifièrent.

Pouvons-nous, ne serait-ce que partiellement, avoir une idée de la souffrance de Dieu, le Père éternel, quand son Fils, seul engendré dans la chair, fut mis en croix? Quel père, quelle mère, ne seraient pas bouleversés de compassion en entendant leur fils s'écrier de son jardin de Gethsémané à lui: «Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe. Toutefois que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne, qui soit faite» (Luc 22:42).

Nous aimons tous la belle histoire d'Abraham et d'Isaac que relate la Bible. Combien il dut être difficile à Abraham, par obéissance au commandement de Dieu, d'emmener son cher Isaac au pays de Moriya, pour l'offrir en holocauste. Imaginez-vous comme il avait le cœur lourd en ramassant le bois destiné au bûcher et en se rendant à l'endroit indiqué. Il devait être au supplice quand il lia Isaac et le coucha sur l'autel, sur le bois, puis étendit la main et saisit le couteau pour tuer son fils. Quel émerveillement, quel soulagement dut susciter en lui la déclaration: «N'étends pas ta main sur le jeune homme et ne lui fais rien; car j'ai reconnu maintenant que tu crains Dieu et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique» (Genèse 22:12).

Quand Dieu assista aux souffrances et à l'agonie de Jésus, son Fils unique engendré dans la chair, il ne se

fit pas entendre de voix des cieux pour épargner la vie de Jésus. Il n'y eut pas de bélier dans le buisson, à offrir en remplacement pour le sacrifice: «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:16).

Tout au long des générations, le message de Jésus a été le même. A Pierre, près des rivages de Galilée, il dit: «Suis-moi.» A Philippe, autrefois, il lança le même appel: «Suis-moi.» A Matthieu, assis à l'octroi, il commanda: «Suis-moi.» Et vous et moi, si nous écoutons, nous entendrons la même invitation: «Suis-moi.»

Mais comment le suivre, si on ne le trouve pas d'abord? Et comment le trouver, si on ne commence pas par le chercher? Où et comment doit-on se mettre à la recherche de Jésus?

Le moyen de trouver Jésus a toujours été et sera toujours le même: *la prière fervente et sincère d'un cœur humble et pur*. Le prophète Jérémie a donné le conseil: «Vous me chercherez et vous me trouverez, car vous me chercherez de tout votre cœur» (Jérémie 29:13).

Avant de nous mettre à la recherche du Christ avec des chances de succès, nous devons lui réserver du temps dans notre vie et de la place dans notre cœur. Aujourd'hui, beaucoup ont le temps de jouer au golf, le temps de faire des courses, le temps de travailler, le temps de jouer, mais pas de temps pour le Christ.

Dans bien des maisons, il y a des pièces pour manger, des pièces pour dormir, des pièces pour les réunions et les activités familiales, mais il n'y a pas de place pour le Christ.

Eprouvons-nous des remords en nous rappelant ses paroles: «Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête» (Matthieu 8:20). Ou encore sommes-nous gênés de nous souvenir: «Et elle enfanta son fils premier-né. Elle l'emmaillota et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie» (Luc 2:7). Pas de place. Pas de place. Pas de place. Il en a toujours été ainsi.

Pour nous mettre à la recherche de Jésus, aidés et guidés par le principe de la prière, il est indispensable que nous ayons une idée claire de la personne que nous cherchons. Les bergers, autrefois, cherchaient l'enfant Jésus. Nous, nous cherchons Jésus, le Christ, notre frère aîné, notre médiateur auprès du Père, notre Rédempteur, l'auteur de notre salut; celui qui était au commencement avec le Père; celui qui a pris sur lui les péchés du monde et a accepté de mourir pour que nous puissions vivre à jamais. C'est là le Jésus que nous cherchons.

Pour nous mettre à la recherche de Jésus, aidés et guidés par le principe de la prière, il est indispensable que nous ayons une idée claire de la personne que nous cherchons.

Quand nous le trouverons, serons-nous prêts, comme les mages d'autrefois, à lui faire des cadeaux tirés de nos différents trésors? Ils lui ont offert de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ce ne sont pas ces cadeaux que Jésus nous demande. Jésus nous demande de donner du trésor de notre cœur, de donner de nous-mêmes: «Voici, le Seigneur exige le cœur et un esprit bien disposé» (D&A 64:34).

En cette merveilleuse dispensation de la plénitude des temps où nous vivons, les occasions de donner de soi sont illimitées, mais il est facile aussi de les laisser passer. Il y a des cœurs à égayer, des paroles douces à

Il y a des cœurs à égayer, des paroles douces à prononcer, des cadeaux à offrir, des gestes à faire, des âmes à sauver.

prononcer, des cadeaux à offrir, des gestes à faire, des âmes à sauver. Et n'oubliez pas: «En servant vos semblables, c'est Dieu seulement que vous servez» (Mosiah 2:17).

Heureusement, l'occasion de rendre service peut être donnée à chacun de nous. Il nous suffit de regarder pour voir, nous aussi, une étoile brillante, remarquable, qui nous guidera vers cette occasion.

Boyd Hatch, de Salt Lake City, est l'un de ceux qui ont vu et suivi cette étoile. Privé de l'usage de ses jambes, avec la perspective de passer sa vie dans un fauteuil roulant, Boyd aurait pu se renfermer sur lui-même, s'apitoyer sur son sort et exister au lieu de vivre. Cependant, frère Hatch ne s'est pas renfermé sur lui-même mais s'est tourné vers les autres et vers les cieux où se tient Dieu; l'étoile de l'inspiration l'a guidé non pas vers une occasion, mais littéralement vers des centaines. Il a organisé des troupes scoutes de garçons handicapés. Il leur a appris à camper. Il leur a appris à nager. Il leur a appris à jouer au basketball. Il leur a appris la foi. Certains garçons, qui s'apitoyaient sur leur sort, étaient découragés, désespérés. Il leur a transmis la flamme de l'espérance. Ils ont vu son exemple, son combat et ses réalisations. Avec un courage que nous ne percevrons ni ne comprendrons jamais complètement, ces garçons de diverses confessions ont franchi des obstacles insurmontables et se sont retrouvés. Boyd Hatch a ainsi non seulement trouvé de la joie, mais, en donnant de bon cœur et de manière désintéressée, il a également trouvé Jésus.

Dans les eaux du baptême, chaque membre de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours a fait alliance d'être témoin de Dieu «en tout temps, en toutes choses et en tous lieux» (Mosiah 18:9) et a exprimé sa disposition à «porter les fardeaux les uns des autres, pour qu'ils soient légers» (Mosiah 18:8).

En respectant cette alliance, nous connaîtrons celui qui a déclaré: «Voici, je suis Jésus-Christ, de qui les prophètes ont témoigné qu'il viendrait au monde» (3 Néphi 11:10). C'est lui le Jésus que nous cherchons. C'est le Frère que nous aimons. C'est le Christ, le Seigneur, que nous servons. Je témoigne qu'il vit, car moi qui vous parle, je l'ai trouvé. □

IDÉES POUR LA DISCUSSION

1. Le président Monson dit que, de tout temps, le message de Jésus est resté: «Suis-moi.»
2. Cependant comment le suivre, si on ne le *trouve* pas?
3. Le moyen de trouver Jésus a toujours été le même: la prière fervente et sincère d'un cœur humble et pur.
4. Pour nous mettre à sa recherche, nous devons lui réserver du *temps* dans notre vie et de la *place* dans notre cœur.
5. Quand nous le trouvons, son message est que nous donnions de nous-mêmes en servant véritablement les autres, en égayant les cœurs, en prononçant des paroles douces, en faisant de bonnes actions, en sauvant des âmes en danger.

ROSA CLARA

PIONNIÈRE AUSTRALIENNE

Marjorie B. Newton

Quand, à l'âge de onze ans, Rosa Clara Friedlander descendit du bateau à Sydney, en Australie, en mars 1849, elle avait déjà fait la moitié du tour de la terre depuis les îles anglo-normandes où elle était née. Elle était loin de se douter que moins de sept ans plus tard elle traverserait le Pacifique pour s'établir dans le nouveau territoire de l'Utah. Entre-temps, elle allait découvrir l'Evangile rétabli, aider la branche de l'Eglise de Sydney à se développer et assumer les responsabilités de l'âge adulte.

Rosa Clara, née en 1837 à Guernesey, l'une des îles de la Manche, fut emmenée d'abord en Angleterre puis en Nouvelle-Galles du Sud (Australie) après la mort de son père. En 1849, quand Rosa Clara, sa mère, Eliza Friedlander, et son petit frère, James, arrivèrent en Australie, Sydney était déjà une grande ville prospère. Deux ans plus tard, la mère de Rosa Clara épousa George W. Watson.

Six semaines plus tard, John Murdock et Charles W. Wandel arrivèrent pour ouvrir la mission australienne de l'Eglise. A Noël ils avaient déjà baptisé douze convertis, et le premier dimanche de 1852, frère Wandell organisa la branche de Sydney.

Eliza Watson, ses enfants et son mari acceptèrent l'Evangile et se firent tous baptiser quelques semaines après l'organisation de la branche. George Watson fut ordonné prêtre, et toute la famille assista aux réunions de la nouvelle branche. Ils tenaient souvent des réunions chez eux pour les amis de l'Eglise, et quand les missionnaires eurent besoin que quelqu'un aille s'installer à Melbourne pour être missionnaire à temps partiel, George Watson se proposa.

Rosa Clara était effondrée. A quinze ans, elle aimait travailler dans la petite branche et s'était liée d'amitié avec une autre jeune membre, Mary Clines. Clara aimait sa mère, mais il semble qu'elle ne se soit pas entendue avec son beau-père. Quand la famille partit pour Melbourne, Clara resta donc à Sydney, avec le consentement de ses parents, à la garde de présidents de mission successifs.

Rosa Clara habita avec son amie Mary, récemment mariée, et son mari, Roberts Evans, à Kissing Point, sur la Parramatta. Tous les dimanches, elle parcourait à pied les 19 kilomètres jusqu'à la ville pour assister aux réunions dans les Old Assembly Rooms, en face du tribunal, dans King Street. Quelques années auparavant, ces salles du dernier étage d'une école avaient été utilisées temporaire-

Rosa Clara distribuait des tracts de l'Eglise et faisait tout son possible pour faire avancer l'œuvre missionnaire à Sydney, en Australie.

ILLUSTRATION LARRY WINBORG

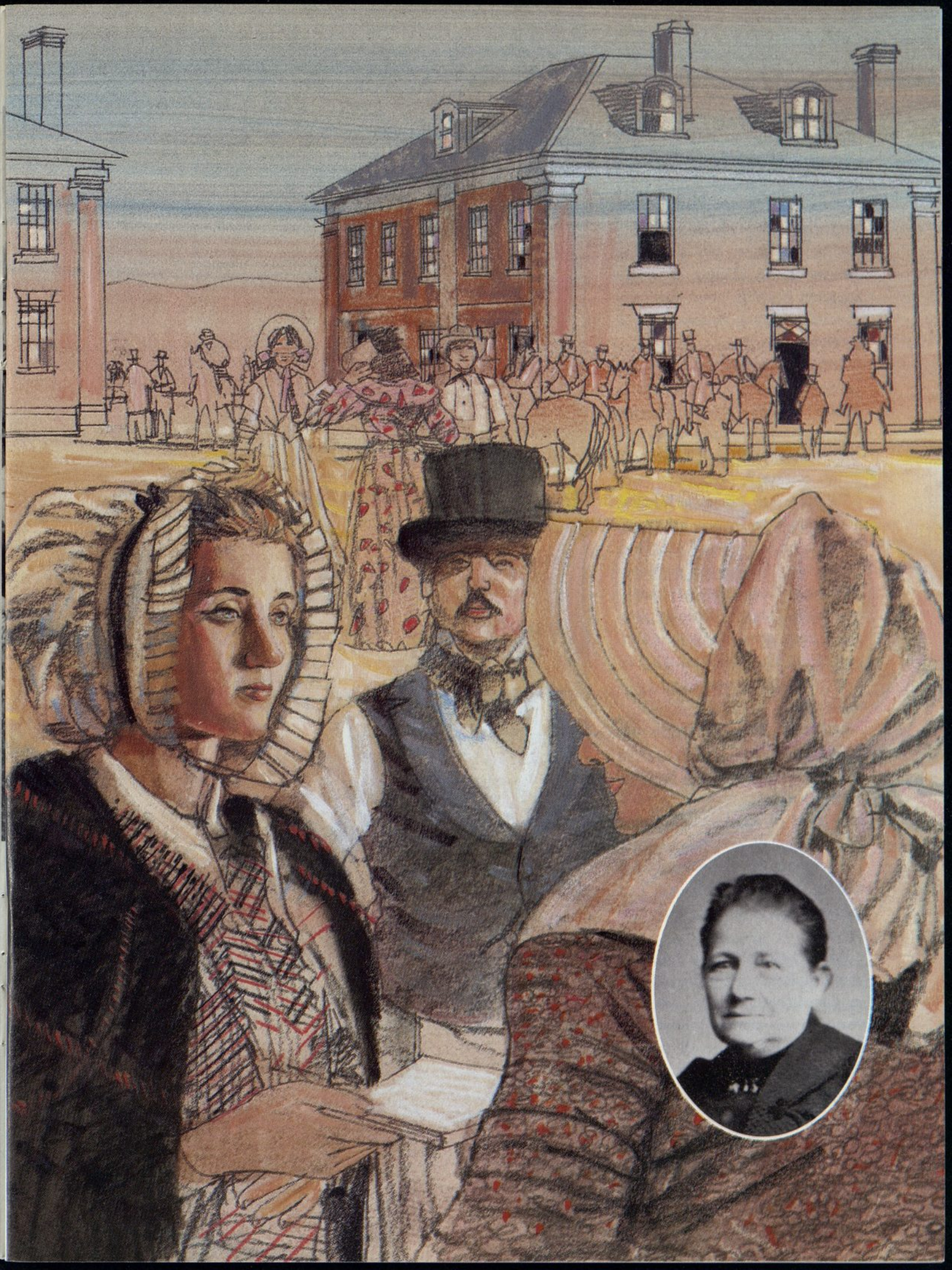


ILLUSTRATION LARRY WINBORG

ment comme lieu de réunion par l'Eglise presbytérienne. Les missionnaires mormons les louaient à présent pour les offices religieux de la branche de Sydney.

Rosa Clara assistait aux répétitions du chœur le jeudi soir et chantait le dimanche. Elle distribuait des tracts de l'Eglise et faisait tout son possible pour faire progresser l'œuvre missionnaire à Sydney.

Le 21 mai 1853, Rosa Clara Friedlander épousait, à l'Eglise écossaise, Charles Joseph Gordon Logie, récent converti. Elle avait seize ans. Le révérend James Fullerton célébra la cérémonie parce qu'à l'époque les missionnaires mormons n'étaient pas habilités à célébrer des mariages en Australie. Cependant, le nouveau président de mission, Augustus Farnham et Mary Ann Gingell, sainte des derniers jours amie de Rosa Clara, assistèrent à la cérémonie et signèrent le registre en qualité de témoins.

Le président Farnham écrivit dans son journal: «J'ai assisté au mariage de frère Logie et de sœur Rose Friedlander chez le révérend Fullerton. Je suis retourné chez frère Gingell et je les ai remariés. J'ai passé une très agréable soirée; il y avait beaucoup de gaieté, une grande paix et une grande harmonie.»

Rosa Clara et Charles Logie se sont installés et ont continué à servir dans la branche. L'un des nouveaux missionnaires, John Hyde, fut frappé d'un cancer de la bouche. Sa santé déclina. Il dut entrer à l'hôpital pour recevoir des soins. Rosa Clara s'inquiétait pour le missionnaire seul, malade et souffrant. Finalement, avec Charles, elle fit

sortir frère Hyde de l'hôpital, le prit chez eux, et la courageuse jeune femme, âgée de seize ans seulement, le soigna jusqu'à ce qu'il meure.

Le 27 juin 1854, Rosa Clara donna naissance à son premier enfant, une petite fille, à qui on donna le nom d'Annie Augusta, en l'honneur du président Farnham. Quand l'enfant eut quatorze mois, la famille s'embarqua avec un groupe de saints à Sydney à bord du *Julia Ann*, pour la Californie. Une catastrophe se produisit quatre semaines plus tard.

Le soir du 3 octobre 1855, Rosa Clara était en train de coucher son enfant, des saints chantaient des cantiques sur le pont quand, soudain, le navire heurta un récif de corail. Pendant quelques instants, ce fut la confusion. L'un des hommes d'équipage parvint en nageant jusqu'au récif et réussit à y arrimer une corde. Le commandant se prépara à transporter les femmes et les enfants un par un sur le récif à l'aide d'une élingue.

Nul ne savait ce qu'on allait trouver dans la nuit noire. Les femmes avaient peur. Enfin, Rosa Clara, qui n'avait pas encore dix-huit ans, se porta volontaire pour passer la première. Elle se hâta d'aider à arrimer la petite Ann sur le dos de Charles dans un châle de laine brun, et se prépara à être transportée sur le récif. A ce moment, sous le regard horrifié de Rosa Clara, son mari et son bébé furent emportés par-dessus bord par les énormes vagues. Un marin les tira, sains et saufs, des flots.

Avec un immense courage, laissant sa famille sur l'épave, Rosa Clara, aidée par le commandant, parvint jusqu'au récif. Là, le commandant la laissa, pieds nus sur les coraux acérés, dans l'eau jusqu'à la poitrine, au milieu des lames qui s'abattaient sur le récif. Elle resta seule dans l'obscurité tandis qu'il retournait chercher les autres femmes. Peu à peu, la plupart des passagers, y compris Charles et la petite Ann, arrivèrent, sains et saufs. Cependant tous n'eurent pas cette chance. Deux petites filles furent emportées du pont et disparurent; deux femmes et un bébé furent noyés dans leur cabine.

A l'aube, les marins fabriquèrent un radeau avec des planches et des clous récupérés sur l'épave. Ils réussirent à transporter les passagers du récif à un îlot, où ils restèrent pendant huit semaines.

Un tonneau de biscuits et un coffre de thé pris sur le navire, des noix de coco, du poisson, de la viande de tortue et des œufs leur permirent de survivre. Avec la coque des noix de coco, ils se firent des tasses. D'une longue jupe de soie récupérée sur l'épave, Charles Logie fabriqua une tente pour Rosa Clara, qui était malade. La petite Ann, heureuse, marchait à quatre pattes et jouait dans le sable. Après avoir réparé la chaloupe, quelques marins parcoururent à la rame plus de trois cents kilomètres jusqu'aux îles de la Société (Tahiti) pour demander du secours.

La famille Logie et les autres quittèrent l'île deux mois après le naufrage et arrivèrent enfin à San Francisco. Là, George Q. Cannon offrit à Rosa Clara une petite théière en étain pour saluer la bravoure dont elle avait fait preuve en étant la première à aller sur le récif. Aujourd'hui, cette théière est conservée précieusement dans la famille, avec une coque de noix de coco sculptée et un clou du *Julia Ann* fait à la main.

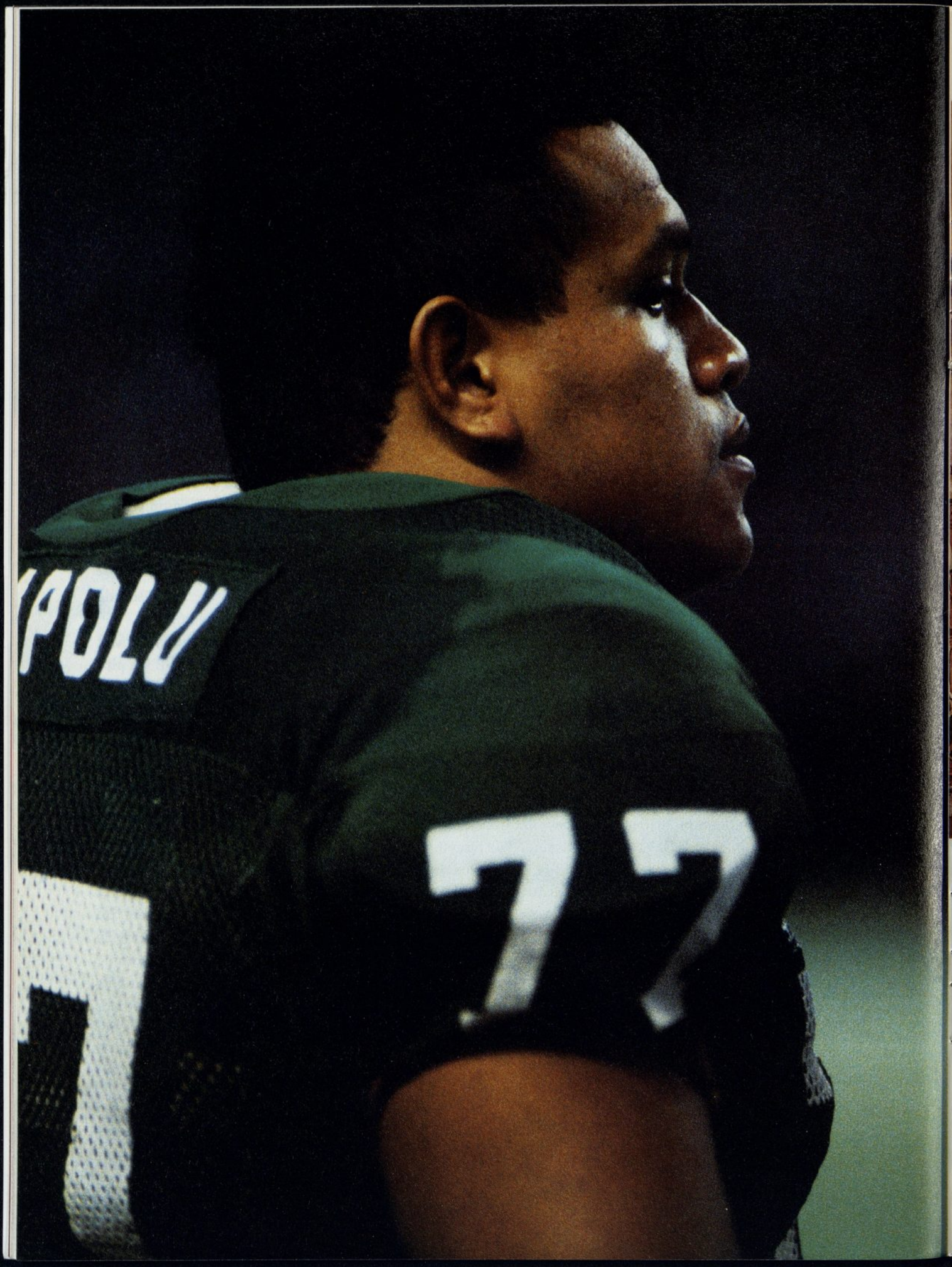
Charles et Rosa Clara Logie finirent par s'établir à American Fork, en Utah, où Rosa Clara éleva douze enfants. Toutefois, bien qu'elle ait servi le Seigneur jusqu'à la fin de ses jours, le service qu'elle rendit pendant sa jeunesse dans la première branche de l'Eglise de Sydney ne peut être oublié.

En 1852, Charles Wandell écrivait à Franklin D. Richards: «Il y a plusieurs grandes colonies prospères [en Australie]. Chacune contient des milliers et des milliers de Britanniques, et la petite branche de Sydney constitue le noyau du Royaume qui doit s'étendre à toutes.»

Aujourd'hui, il y a plus de soixante-dix mille membres australiens répartis dans dix-huit pieux et cinq missions. Ils constituent un hommage permanent à l'esprit de pionniers de missionnaires comme Charles W. Wandell et de membres fermes comme Rosa Clara Friedlander Logie. □

Marjorie B. Newton, membre de la paroisse de Bankstown, dans le pieu de Sydney Mortdale (Australie), a écrit une histoire de l'Eglise en Australie.

Le navire sombrait. Rosa Clara, aidée par le commandant, fut amenée jusqu'au récif de corail. En médaillon: la théière et la tasse en noix de coco sculptée de Rosa Clara comptent parmi les objets que sa famille conserve précieusement.


77

UNE GRANDE STATURE SPIRITUELLE

par Terry O'Rand

Il faisait une chaleur étouffante. Il pleuvait fort. Les missionnaires, le visage et le dos dégoulinant de pluie et de sueur, continuaient néanmoins à marcher dans la rue, entre les humbles maisons des gens de Hong Kong.

Tavita Sagapolu paraissait être un géant. Avec son mètre quatre-vingts et ses cent vingt kilos, l'ancien champion de football américain, qui était à présent missionnaire à plein temps, dépassait la plupart des gens de la ville. Il s'apercevait maintenant qu'il dépassait également leurs maisons. Elles ne lui arrivaient qu'au menton.

Les missionnaires se sont approchés de l'une des maisons. Le compagnon de Tavita, qui avait plus d'expérience (il était en mission depuis plusieurs mois), s'est tourné vers le jeune Samoan et lui a proposé de frapper à la porte. Ce serait la première porte à laquelle Tavita frapperait, depuis son arrivée à Hong-Kong, une porte dont il se souviendrait toute sa vie.

Comme il s'apprêtait à frapper, Tavita a été pris d'un tremblement nerveux. «J'avais la bouche sèche. Je n'arrivais pas à l'ouvrir», se rappelle-t-il. Il a cependant trouvé le courage de s'approcher de la porte; elle était si petite qu'il a dû se mettre à genoux pour frapper.

«Agenouillé, j'ai oublié ma force. Je n'ai même pas eu à frapper: ma main tremblait tellement qu'il m'a suffi de lever le bras contre la porte.» Avant qu'il se rende compte de ce qui se passait, la porte a cédé sous le poids de son bras. Pris de panique, il a essayé de replacer la porte sur ses gonds avant que quelqu'un vienne.

Soudain, une vieille femme est apparue à la porte. Quand elle a ouvert, la porte est tombée sur elle. Elle est sortie en criant. «J'ai saisi mon compagnon et je l'ai mis devant moi. J'ai dit à la femme: ‹Adressez-vous à lui!› Je ne suis pas prêt d'oublier la tête de cette vieille femme toute petite, quand la porte est tombée sur elle.» Aujourd'hui, Tavita rit en se rappelant l'incident.

LE RÊVE DE SA VIE

Tavita rêvait de faire une mission depuis l'âge de onze ans, et rien n'allait l'en empêcher. Il aimait écouter les anciens missionnaires parler de leurs expériences, et chaque jour il était plus déterminé à partir lui aussi. En première année d'université, au moment de signer son contrat de bourse pour jouer au football à l'université de Hawaï à Manoa, il a vérifié qu'il pour-

Tavita et son compagnon missionnaire avec la première famille qu'ils ont baptisée. «Quand j'ai reçu mon appel pour Hong Kong, je me suis d'abord demandé: ‹Qu'est-ce qu'un Samoan de cent vingt kilos peut bien aller faire là-bas?› Mais je savais que c'était là que mon Père céleste voulait que je serve.» La force de Tavita lui a permis d'élever les gens. . . et de les soulever.

rait s'interrompre pendant deux ans pour servir le Seigneur.

Après avoir accompli honorablement sa mission, Tavita a repris sa place dans l'équipe de Hawaï, et, à l'automne dernier, il était prêt à jouer.

Tavita est né en Samoa américaine, mais sa famille est allée s'établir à Hawaï quand il n'avait que quatre ans. «Je suis presque le petit dernier», dit Tavita, faisant référence au fait qu'il est le quatorzième de quinze enfants.

Dans la culture samoane, la famille est très importante et les familles nombreuses sont respectées. Les parents sont traités avec beaucoup d'égards. «Dans une famille nombreuse, les frères et sœurs apprennent à compter les uns sur les autres», explique Tavita. «Ils se fortifient et se soutiennent moralement les uns les autres. Chaque fois que l'un d'entre nous avait besoin des autres, on était toujours là. Quel que soit l'endroit où l'on se trouvait, on venait donner un coup de main. Cela n'a pas changé.»

Quand ils étaient assez grands, les frères et sœurs de Tavita travaillaient pour aider à subvenir aux besoins

Tavita a fait la preuve de son bon caractère en acceptant de tenir le rôle «d'événement» lors d'une activité récréative de la mission.

de la famille. Le père travaillait et la mère restait à la maison pour élever les enfants.

Les quinze enfants ont tous été élevés dans l'Eglise, et l'Evangile a joué un grand rôle dans leur vie. «Je suis reconnaissant à mes parents de m'avoir constamment encouragé à faire le bien», dit Tavita. «Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu de difficulté à rester fidèle à mes principes, en toutes circonstances.»

DAVID ET GOLIATH

La plupart des gens qui rencontrent Tavita sont d'abord intimidés par ce jeune homme grand et musclé. Cependant, dès qu'il commence à parler, son esprit gai et aimant se manifeste, et ils n'ont plus peur.

«Je veux que les gens voient que les Samoans sont doux, gentils et bons. On nous apprend à respecter les autres et, surtout, à traiter les autres comme nous voulons qu'on nous traite.»

Tavita est grand, mais il n'est ni agressif ni irascible. Son nom veut dire «David». Bien que sa taille fasse davantage penser à Goliath, son nom représente le courage et la patience, qualités qu'il partage avec le David de la Bible.

Tavita a appris la patience dès son adolescence. Il cherchait une direction à suivre dans la vie; à l'âge de treize ans, un ami lui a fait commencer l'haltérophilie. A quatorze ans, Tavita réussissait à soulever presque le double de son poids.

– Les gens croyaient que j'avais vingt ans, alors que je n'en avais que quatorze, à cause de mon physique et de ma façon d'agir. J'avais le corps d'un adulte. Malgré tout, j'aimais encore jouer et regarder les dessins animés à la télévision.

Au cours des années suivantes, Tavita a continué à acquérir de la force et à grandir. Il a participé à des compétitions d'haltérophilie dans tous les Etats-Unis, et les a remportées. A l'âge de quinze ans, Tavita s'est rendu à Little Rock, en Arkansas, où il a remporté le championnat des Etats-Unis dans la catégorie des 14-17 ans. Il a été champion national pendant cinq ans. A dix-huit ans, il pouvait soulever 412 kilos en flexion de jambes.

Au lycée, Tavita a obtenu d'excellents résultats en haltérophilie et au football. Au cours de sa première saison de football, il a été sélectionné dans les équipes scolaires de l'Etat et du pays. La liste de ses titres est impressionnante. «Si j'ai eu de si bons résultats en football et en haltérophilie, c'est parce que ce sont les deux sports que je préfère», dit-il.

APPRENTISSAGE DE L'AUTO-DISCIPLINE

En fait, ce n'est pas uniquement à cause de son amour de ces sports que Tavita y a excellé, mais également grâce à la discipline stricte qu'il s'est imposée. Cette discipline l'a aidé à apprendre le cantonais quand il se préparait à partir pour la mission de Hong Kong. «Quand j'ai reçu mon appel pour Hong Kong, je me suis d'abord demandé: ‹Qu'est-ce qu'un Samoan de cent vingt kilos peut bien aller faire là-bas?› Mais je savais que c'était là que mon Père céleste voulait que je serve.»

Au début, Tavita a eu du mal à apprendre le cantonais. Il était frustré de ne pas pouvoir exprimer tout ce qu'il éprouvait pour l'Evangile. «Par la patience et la prière, j'ai appris à endurer. Je me suis rapproché davantage de mon Père céleste que je ne l'aurais cru possible. J'ai fini par avoir littéralement des cals aux genoux.»

Sa patience et sa longanimité lui ont permis de bien remplir sa mission. Ces qualités l'ont aidé par la suite à réussir ses études universitaires et sa carrière de footballeur. Au lycée, il avait l'impression d'avoir quelque chose à prouver. A présent, il a le sentiment que tout ce qu'il doit prouver, c'est sa dignité à son Père céleste.

Tavita continue à s'entraîner six jours par semaine. «Je suis très fier de cultiver le corps que mon Père céleste m'a donné. Je tiens à le garder pur et à être en bonne condition, physiquement et spirituellement.»

UN EXEMPLE

Tavita s'efforce aussi d'être un bon exemple pour tous ses amis, membres et non-membres. Il veut avoir une bonne influence sur son entourage.

Cependant, ce qui compte le plus, ce sont ses relations avec le Seigneur. «Mes rapports avec mon Père céleste sont un peu comme ceux que j'ai avec mon père et ma mère. J'essaie de le servir de mon mieux et de faire sa volonté.»

Le père de Tavita est décédé récemment. Sa mère habite en Californie, mais dès que l'occasion s'en présente, la famille se réunit pour s'amuser. Tavita aime beaucoup bricoler les voitures avec ses frères et ses cousins. «J'adore réparer les voitures. J'adore travailler de mes mains. Je suis doué pour les réparations. Mon père était mécanicien. Mes frères le sont aussi.»

Tavita donne avec enthousiasme un conseil aux jeunes de l'Eglise: «Partez en mission, surtout vous, les garçons de dix-neuf ans. Partez maintenant. Ce n'est peut-être pas la voie la plus facile, mais ce seront les deux plus belles années de votre vie.»

Il conseille également aux jeunes d'apprendre combien l'Evangile est important pour eux.

«Restez près de l'Eglise», ajoute Tavita. «Soyez proches de votre Père céleste. Cela m'a aidé.»

C'est cette attitude qui donne à Tavita, qu'il soit debout ou à genoux, sa grande stature spirituelle. □

LA DERNIÈRE EXCURSION

par Jack Weyland

«Est-ce que je vais mourir?» lui demanda son père. Tracy eut du mal à parler.

Quand le médecin laissa le père de Tracy sortir de l'hôpital, ce fut pour qu'il rentre mourir chez lui. Le cancer avait été découvert trop tard et était trop étendu pour qu'on puisse encore faire grand-chose.

Ce n'est pas uniquement pour le bien de son père qu'on ne lui dit pas qu'il était condamné; sa mère avait besoin de temps pour se faire à la situation avant d'en parler à son mari.

Tracy, qui avait alors dix-huit ans, passa comme dans une sorte d'engourdissement les dernières semaines d'école, puis ce fut l'été. Il travailla dans une équipe de relevé topographique des services d'autoroute, ce qui lui laissait ses week-ends pour attendre.

Ses trois frères aînés et leurs femmes venaient en avion à tour de rôle le week-end, passaient un jour ou deux avec leur père, puis retournaient à leur travail, bien loin de là.

Un jour, le père de Tracy l'appela dans sa chambre. Dans la pièce faiblement éclairée, il y avait une impression, presque une odeur, de douleur. La table de chevet était couverte de verres, de bouteilles et de pilules.

ILLUSTRATION RICHARD HULL

– Est-ce que je t'ai jamais menti? lui demanda son père.

– Non.

– Alors, réponds-moi sans mentir. Est-ce que je vais mourir?

Tracy eut soudain du mal à parler. Il essaya de se rappeler les promesses de guérison rapide que ses frères et leurs femmes faisaient si facilement. Mais il n'y parvint pas.

– Est-ce que j'ai un cancer? Est-ce que je vais mourir? insista son père.

– Oui, répondit Tracy.

Son père soupira et dit posément: «C'est ce que je pensais.»

Au cours des semaines qui suivirent, son père prit toutes les dispositions nécessaires: il appela un notaire pour rédiger son testament et régler d'autres questions financières, choisit un cercueil d'un prix raisonnable et réserva une concession au cimetière.

Il se recoucha ensuite et attendit patiemment la mort. Cependant, la mort, comme le sommeil, ne vient pas toujours quand on la souhaite.

Il parut même aller un peu mieux.

Par une chaude journée de juillet, en regardant par la fenêtre de sa chambre, il dit: «Je veux aller à la pêche.»

C'était bien sûr impossible. C'est ce que dit la mère de Tracy; c'est ce que dirent ses frères aînés et leurs femmes; c'est ce que dirent les voisins.

Le médecin dit: «S'il s'en sent capable et si quelqu'un peut l'accompagner pour se charger du plus gros de la besogne, pourquoi est-ce qu'il n'irait pas?»

Tracy fut chargé d'accompagner son père pour une dernière excursion dans les montagnes. Après quelques jours passés en préparatifs, en achats de nourriture et de médicaments, en lecture de l'interminable liste de recommandations de sa mère sur la façon de soigner son père, un samedi matin, Tracy entra enfin dans la petite caravane pour une dernière inspection, avant d'aller chercher son père.

«Pendant toute ma jeunesse», se dit-il, en regardant les traces d'usure sur le linoléum craquelé de la caravane, «ça a été l'église de papa.»

Aussi loin qu'il s'en souvienne, son père n'avait pas été pratiquant. Il y a longtemps, quelqu'un à l'Eglise l'avait blessé – qui c'était et à propos de quoi, personne n'aurait pu le dire maintenant. Mais cela avait suffi à le tenir éloigné de l'Eglise pendant vingt ans, sauf pour venir voir ses fils se produire dans des spectacles.

Pendant toute la vie de Tracy, son père avait considéré le dimanche comme sa journée: «Je me démène au magasin six jours par semaine. Je peux bien faire ce qui me plaît une journée.» Ce qui lui plaisait, c'était aller à la pêche au printemps et en été, à la chasse en automne, et s'adonner à l'ébénisterie à la maison en hiver.

Tracy suivit la route dans le canyon. Son père, assis sur le siège avant, regardait silencieusement le ruisseau qui serpentait le long de la route.

– J'avais oublié comme c'est beau ici, dit son père. Je connais la région mieux que personne. Chaque route, chaque monticule, chaque tournant de la rivière. Je connais tout. Tu vois là où la rivière passe sous le pont de chemin de fer? C'est un bon coin pour la pêche. Si tu as le matériel qu'il faut, je te garantis que tu peux attraper deux ou trois belles truites saumonées.

– A t'entendre, c'est facile, papa, mais quand j'essaie, ce n'est jamais facile.

– Humm, ça fait vingt ans que je pêche dans cette rivière. Je finis par la connaître. Tu sais, je devrais noter tous les bons coins pour que tu les connaisses. Il faudrait que quelqu'un profite de tout ce que je sais sur cette rivière.

Ils roulèrent pendant plusieurs kilomètres sans rien dire. Le père examinait la rivière et l'état de chaque coin de pêche.

Tracy se demandait si son père savait qu'il n'aimait pas du tout la pêche.

– On aurait dû venir ici plus souvent, rien que tous les deux.

– Maman ne m'aurait jamais laissé venir le dimanche.

– Non, elle y était tout à fait opposée.

– On aurait pu venir le samedi, papa.

– Ouais, on aurait pu, reprit son père, d'un air triste, si j'avais eu un adjoint à qui j'aurais pu confier le magasin. Tu sais que c'est le samedi qu'on a le plus de clients.

– Je sais; tu disais toujours cela.

– Nous sommes des étrangers, se dit Tracy, en roulant. Je ne sais vraiment pas grand-chose de lui. Et qu'est-ce qu'il sait de moi?

Bientôt, ils arrivèrent au lac. L'emplacement de camping préféré de son père depuis des années était encore inoccupé. C'était le dernier, le long de la route menant au lac. Il était situé sur un monticule et offrait une belle vue sur le lac et les montagnes.

Après le déjeuner, le père de Tracy prit ses pilules et se coucha pour faire la sieste.

Il se réveilla vers le milieu de l'après-midi. «Je me sens en super forme!» déclara-t-il, tout heureux. «L'air de la montagne m'a fait plus de bien que tous les médecins du monde. Allez, on va pêcher!»

Tracy transporta d'abord deux chaises pliantes, puis le matériel de pêche, et enfin un parasol que sa mère lui avait fait promettre d'installer pour son père. Quand tout fut prêt, il descendit avec son père le sentier jusqu'au lac.

Pendant deux heures, il ne se passa pas grand-chose, mais, soudain, son père poussa un cri et sa canne à pêche s'incurva nettement. Au même instant, à une trentaine de mètres au large, une grosse truite sortit de l'eau, en secouant la tête d'avant en arrière pour essayer de se débarrasser de l'hameçon.

– Elle doit faire une dizaine de kilos! s'écria son père, plein d'excitation.

Ce fut alors un long combat entre l'homme et le poisson. Quand le poisson relâchait son effort, le lent et ferme moulinage de la ligne le

rapprochait de la rive. Par deux fois, il se retrouva à moins de six mètres d'eux et replongea dans les profondeurs.

– Papa, je le vois maintenant. Il est énorme.

Le combat prit fin.

– Apporte l'épuisette, Tracy. Vas-y doucement.

Tracy, debout au bord de l'eau, attendit que le poisson se rapproche suffisamment, puis plongea le filet au long manche dans l'eau et souleva le poisson épuisé dans l'air. La truite partit en soubresauts frénétiques.

– Il est magnifique, dit le père avec respect.

Tracy ramassa le grand couteau pour en asséner un coup de manche sur la tête du poisson, pour abréger ses souffrances. Il avait appris cela de son père.

– Ne le tue pas! s'exclama son père. Je ne veux pas le garder.

– Ah bon?

– Je veux qu'il vive. Il est chez lui dans l'eau. Il s'est trop bien battu pour mourir. Essaie de retirer l'hameçon tout doucement.

Tracy saisit le poisson par les ouïes et regarda où l'hameçon s'était fiché. Il était enfoncé dans la gorge.

– Il a avalé l'hameçon, papa. Je ne peux pas le ressortir sans le tuer.

– Alors coupe la ligne et remets-le à l'eau. Vite.

Il prit le couteau et coupa la ligne à quelques centimètres de la gueule du poisson, puis le remit doucement à l'eau. Pendant quelques instants, il ne bougea pas, puis, se sentant libre, il s'éloigna rapidement d'eux et s'enfonça dans l'eau.

Tracy se retourna vers son père, se demandant pourquoi il avait relâché le plus gros poisson qu'ils aient jamais vu dans le lac.

– Il est libre maintenant, hein? Libre de nager dans ce lac. Il peut aller dans des endroits que nous ne verrons jamais. Je suis content qu'on ne l'ait pas gardé. Pas toi?

Comme, après ce poisson, il ne pouvait plus rien se passer d'aussi intéressant, ils arrêtèrent et ramenèrent tout le matériel à la caravane.

– Ça te dirait de venir en Californie avec moi pendant quelques semaines cet été? lui demanda son père, encore électrisé par la capture du poisson. «Il y a un hôpital où l'on soigne les gens qui ont ma maladie. On pourrait y aller en voiture. Ils disent qu'ils peuvent guérir des gens encore plus atteints que moi.»

Tracy n'avait pas vu son père aussi positif depuis des années.

– On peut se battre contre la maladie, non? On n'est pas obligé d'attendre et d'accepter la défaite, hein? On partira dans une semaine ou deux, rien que toi et moi. Quand je serai guéri, on fera venir maman. Elle prendra l'avion. On prendra des vacances. On visitera toute la Californie, tous les trois. On pourrait même descendre au Mexique et en Amérique centrale, et traverser le canal de Panama en bateau. Qu'est-ce que tu en dis?

Pendant que Tracy préparait le repas, son père continua de parler de leur voyage au Mexique. Il fit cuire des hamburgers et ouvrit une boîte de haricots. Son père prit ses pilules, et ils mangèrent.

D'épais nuages s'étaient amassés à la fin de l'après-midi, et le soir, un violent orage s'abattit sur eux. Tracy observa par la vitre le vent qui abattait des pans de pluie sur le lac, y décrivant d'éphémères figures. Plusieurs fois, la foudre claqua près d'eux.

Son père lui sembla tout à coup beaucoup plus vieux. Le front baigné de sueur, il se coucha après avoir pris ses pilules. Tracy resta debout et lut.

A onze heures, son père se réveilla, pris de quintes de toux et de haut-le-cœur et vomit son dîner.

Tracy se leva et alluma sa torche électrique. Son père était assis, penché en avant sous la douleur.

Tracy prit une cuvette d'eau et une serpillière et entreprit de nettoyer les vomissures sur le sol.

Son père n'arrêtait pas de répéter: «Je suis désolé, je suis désolé. Ça doit être l'effet des pilules.»

Tracy termina de nettoyer le sol, après quoi il prit une serviette et lava son père de son mieux. Il l'aida ensuite à ôter son pyjama trempé de sueur et à passer un vieux pantalon et une chemise.

Au début, son père craignait de reprendre des pilules cette nuitlà. Au cours de la nuit, Tracy le vit assis au bord du lit, se balançant d'avant en arrière, tête baissée, dents serrées, luttant contre la douleur.

Enfin, à une heure du matin, ne pouvant plus supporter la douleur, au risque de vomir de nouveau, le père demanda une tranche de pain et ses pilules.

– Est-ce que le poisson a mal cette nuit? demanda-t-il après avoir pris sa dernière pilule?

– Je ne sais pas, papa. Ce n'est qu'un poisson.

– Il nage avec cet hameçon qui le laboure chaque fois qu'il respire.

– Il va s'en tirer.

– Est-ce que tu crois qu'il m'est reconnaissant de lui avoir épargné la vie, ou bien est-ce qu'il me maudit de l'avoir laissé continuer à souffrir?

– Ne t'inquiète pas pour ça.

– Chaque fois qu'il essaiera de manger, chaque fois qu'il avalera, l'hameçon le déchirera. Il vaudrait peut-être mieux qu'il soit mort. On aurait peut-être mieux fait de le laisser mourir.

– Papa, je t'en prie, il faut que tu dormes.

– Peut-être qu'il est déjà mort; peut-être qu'il flotte, le ventre en l'air.

Le père se leva et alla à la fenêtre pour regarder le lac. La pluie était maintenant un crachin soutenu.

– C'est si dur de savoir ce qu'on aurait dû faire, si dur de se mettre à la place de Dieu, même vis-à-vis d'un poisson.

Tracy se recoucha, avec l'espoir que son père ne tarderait pas à se remettre au lit et à trouver le repos, mais il restait debout près de la fenêtre et fouillait du regard la nuit noire.

Tracy avait dû s'endormir, mais quelques minutes plus tard, il entendit la porte se fermer et son père sortir dans l'obscurité.

Il bondit de son lit, s'habilla et se précipita dehors.

Quelques minutes plus tard, il trouva son père, debout au bord du lac, sa lampe à la main, éclairant la surface de l'eau.

– Papa, qu'est-ce que tu fais là?

– Je veux savoir si le poisson est mort.

Soudain, Tracy fut pris de peur. Il ne pouvait pas forcer son père à retourner à la caravane. Il était trop fort.

– Papa, je t'en prie, rentre. Il pleut.

– Je sais qu'il pleut, dit son père, promenant le faisceau de sa lampe sur l'eau.

– Tu sais, maman serait furieuse si elle savait que tu es dehors sous la pluie. Je t'en prie, rentre.

Enfin satisfait, le père se retourna vers Tracy: «Il ne flotte pas, ventre en l'air. Il doit encore être vivant. On peut rentrer maintenant.»

Tracy passa son bras autour de la taille de son père et l'aida à remonter le sentier.

– Est-ce que ça t'arrive de prier pour moi? lui demanda son père.

– Oui.

– Qu'est-ce que tu demandes?

– Que tu guérisses.

– Ne prie plus pour cela. Prie pour que la volonté de Dieu se fasse. On doit lui faire confiance; il

doit savoir ce qui est le mieux. Toi et moi, on ne peut même pas en être sûrs pour un poisson.

De retour dans la caravane, le père dormit tout le reste de la nuit.

En se réveillant le lendemain matin, Tracy découvrit un temps gris, morne, pluvieux. Son père se réveilla à dix heures. Tracy prépara des céréales pour tous les deux et une tasse de café instantané pour son père.

– C'est dimanche, hein? demanda son père.

– Oui.

– Autant que je m'en souvienne, c'est le premier dimanche où tu manques l'église. Je n'aurais pas dû venir ici avec toi. Surtout par ce temps. On ne va pas beaucoup pêcher aujourd'hui. Mais souvent ça mord bien quand il pleut. . . si tu veux.

– Non, ça va.

– J'ai repensé à ce que je t'ai dit hier, à propos d'aller en Californie. Toutes nos économies y passeraient, si on y allait. Ce qui est sûr, c'est que l'assurance ne rembourserait pas. Et si le traitement ne marche pas, que deviendrait ta mère sans argent?

Tracy était torturé. Il se rendait compte que la Californie était le dernier espoir de guérison de son père, et que cet espoir s'était évanoui.

– Je crois que je ne verrai jamais le canal de Panama, dit son père, en levant les yeux de sa tasse. Bof, on va profiter le plus possible de ce qu'on a ici, pendant qu'on le peut encore.

Tracy, terminant d'essuyer la casserole dans laquelle il avait fait cuire les céréales, se détourna, le visage baigné de larmes.

– J'ai mis de l'argent de côté pour ta mission et pour une partie de tes études. Si tu as autre chose à me demander, parlons-en maintenant, avant de rentrer à la maison.

Tracy savait ce qu'il voulait demander, mais n'osait pas. Il savait que ce n'était pas ce que son père attendait qu'il dise.

– Papa, je veux une bénédiction paternelle.

Son père secoua la tête avec tristesse. «Tu sais que je ne peux pas t'en donner une. Je ne suis pas ancien. Pourquoi me demandes-tu ça?»

– Toute ma vie j'ai été ordonné et j'ai reçu des bénédictions d'autres hommes, parfois d'hommes que je ne connaissais même pas. Mais ce que je voulais, c'est que ce soit toi, mon père, qui me les donnes.

– Je regrette. Je ne savais pas que ça comptait tant pour toi.

– Je me disais que si je faisais de mon mieux pour être un bon garçon, tu verrais ce qu'est l'Eglise et que tu retournerais à l'église. Papa, je n'ai jamais fait ce que d'autres gars faisaient au lycée. Pourquoi est-ce que ça ne t'a pas fait aimer l'Eglise?

– Je ne sais pas.

– Tu ne l'as même pas remarqué, hein? Pour toi, c'était normal. Et maintenant, c'est trop tard. Papa, je veux une bénédiction paternelle.

– Je ne peux pas le faire. Si tu veux une bénédiction de la prêtrise, il faudra que tu t'adresses à l'évêque ou aux instructeurs au foyer.

– Ils ne sont pas mon père. C'est toi.

– Je ne peux pas. Je n'ai pas la Prêtrise de Melchisédek.

– Papa, tu peux me donner une bénédiction paternelle, même sans détenir la prêtrise. Si tu ne te sens pas à l'aise, tu peux poser les mains sur ma tête et faire une prière.

– Non, je ne peux pas. Je t'en prie, ne me le demande pas. Je ne sais pas comment faire. De toutes façons, Dieu n'écouterait pas ce que je dirais.

– Moi, je l'entendrais. Ça ne compte donc pas pour toi? Je te le demande, c'est peut-être ma seule chance de recevoir une bénédiction paternelle.

Le père s'assit sur la chaise de la cuisine et resta longtemps à regarder par la fenêtre.

– S'il te plaît, papa.

– Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

– Reste assis. Je vais m'agenouil-

ler, comme ça tu pourras poser les mains sur ma tête.

Tracy s'agenouilla devant son père.

– Qu'est-ce que je dois dire?

– Fais une prière.

Il sentit les grosses mains de son père se poser doucement sur sa tête.

Le père commença lentement: «Dieu, Tracy veut que je le fasse. Je n'ai pas la prêtrise qu'il faut, mais il a dit que je pourrais faire une prière.» Il s'interrompit quelques secondes, avant de reprendre. «C'est un bon garçon. Il l'a toujours été. Je ne peux m'en attribuer aucun mérite. J'aurais dû être un meilleur exemple pour lui, mais il y a toujours eu assez à manger sur la table, et je lui ai appris à être honnête et à travailler. Quand on lui donne un travail à faire, il le fait. Il y a beaucoup de gens, même des mormons, qui ne terminent pas leur travail.»

Tracy était en larmes, mais il ne s'en souciait guère.

«Je n'ai pas été à la hauteur, tu dois le savoir, mais je pense qu'il a bien tourné, mieux que ça, même. Je pense qu'il ne peut pas y avoir de meilleur fils. Dieu, il faut que tu veilles sur lui. Il va en avoir besoin, parce que je vais mourir. Il faut que tu l'aides, c'est tout ce que j'ai à dire.»

Soudain, toute la souffrance qui habitait Tracy disparut.

Son père poursuivit, avec un calme étrange: «Peut-être qu'il pourrait se rappeler les bonnes choses que j'ai faites, et ne pas penser à mes faiblesses. Et quand il sera père, peut-être qu'il ne sera pas trop occupé pour aller jouer au foot avec son fils. Je l'ai fait, tu sais. Peut-être qu'il ne méprisera pas les gens de l'Eglise qui prennent du café ou qui boivent une bière de temps en temps. Peut-être qu'il essaiera de les aider, et qu'il ne sera pas comme ceux qui prennent un air dédaigneux quand un fumeur va à l'église.»

Son père fit une pause, puis reprit: «Je veux qu'il aille en mission, mais seulement s'il travaille dur. J'aimerais aussi qu'il se marie au temple. Je ne l'ai pas fait, mais je pense que c'est une belle manière de commencer un mariage. Il faut que tu le bénisses. C'est un bon garçon, et je l'aime.» Il y eut un long silence. «Voilà, j'ai fini. Comment est-ce que je termine, Tracy?»

Tracy le lui dit, et son père finit la prière.

Tracy s'essuya le visage sur sa manche, et se leva.

– Ça allait? lui demanda son père.

Tracy fit oui de la tête, sans rien dire, peu sûr de pouvoir expliquer verbalement ce que cela signifiait pour lui. Il se leva, jeta les bras autour de son père et l'embrassa.

– C'était pas si mal. J'espère que la bénédiction va marcher, dit son père, en souriant légèrement, à travers ses larmes.

Il continua à pleuvoir pendant qu'ils mangeaient.

Après le déjeuner, le père proposa de rentrer à la maison, disant que, s'ils partaient maintenant, ils seraient à l'heure pour aller à la réunion de Sainte-Cène en famille.

Ils allèrent à l'église les trois dimanches suivants. Ensuite, la douleur devint insupportable, et le père dut rester à la maison. Ils demandèrent aux instructeurs au foyer de venir chez eux toutes les semaines aider Tracy à administrer la Sainte-Cène pour la famille, jusqu'à la fin du mois d'août, où le père mourut. □

BÉNIS CHAQUE FEMME

L'un des buts importants de la mission de la Société de Secours est de *tendre la main vers autrui, de donner l'exemple de l'Evangile appliqué dans notre vie quotidienne et d'instruire autrui*. Nous suivons l'exhortation du roi Benjamin: «Mais vous leur enseignerez à marcher dans les sentiers de la vérité, et de la sobriété; vous leur enseignerez à s'aimer les uns les autres et à se servir les uns les autres» (Mosiah 4:15).

Se tourner vers les autres signifie dépasser ses limites et aller au-delà. Les femmes ont de nombreuses occasions d'élargir leur influence. Une jeune Israélite emmenée en captivité par les Syriens est devenue servante dans la maison de Naaman, capitaine de l'armée syrienne. Naaman était lépreux. La jeune fille connaissait la situation de Naaman. Elle a dit à sa maîtresse, l'épouse de Naaman: «Oh! si mon seigneur était auprès du prophète qui est à Samarie, celui-ci le débarrasserait de sa lèpre!» (2 Rois 5:3). Parce que sa servante avait rendu témoignage, Naaman est allé voir le prophète Elisée et a été guéri.

La jeune fille n'était pas obligée d'aider celui qui la tenait en captivité. Pourtant, grâce à sa grande foi au prophète, à son respect pour Naaman et pour sa femme, et à la confiance qu'elle avait en elle-même, elle l'a fait. Elle s'est élevée au-delà de son rôle de servante et a pu aider quelqu'un qui en avait besoin.

Quels efforts faisons-nous pour aider autrui?

Donner l'exemple consiste à être l'illustration de ses convictions.

Quelqu'un a donné un Livre de Mormon à Priscilla Sampson-Davis pendant qu'elle se trouvait aux Pays-Bas en 1963, mais l'Eglise ne s'est implantée dans son pays natal, le Ghana, qu'en 1979. Pendant seize ans, elle s'est réunie régulièrement avec d'autres convertis d'Afrique, en attendant le baptême.

PUBLIÉ AVEC L'AUTORISATION DE PROVIDENCE LITHOGRAPH COMPANY

L'une des sœurs dont elle était instructrice visiteuse ne savait pas lire. Pour permettre à cette sœur de s'abreuver à la source des vérités évangéliques, sœur Sampson-Davis lui a souvent lu les Ecritures et lui en a expliqué le sens. Elle a suivi le conseil que Paul a donné à Timothée: «Sois un modèle pour les fidèles, en parole, en conduite, en amour, en foi, en pureté» (1 Timothée 4:12).

Comment pouvons-nous montrer un exemple de charité?

Enseigner consiste à aider quelqu'un d'autre à apprendre comment être ou faire quelque chose.

La servante anonyme de Naaman et sœur Sampson-Davis ont chacune pris le temps d'enseigner une leçon importante à quelqu'un. Elles illustrent le conseil qui nous est donné dans Doctrine et Alliances 88:77,78: «Et je vous donne le commandement de vous enseigner l'un à l'autre la doctrine du royaume.»

Nous recevons des grâces quand nous sommes diligents à enseigner l'Evangile. Non seulement notre vie se trouve enrichie quand nous agissons ainsi, mais nos enseignements éclairent l'âme de ceux qui apprennent la vérité.

Quelqu'un a-t-il été une bénédiction dans votre vie en vous instruisant? Comment?

L'AMI

CXLI ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST DES SAINTS DES DERNIERS JOURS JUIN 1991

ZÉNIFF

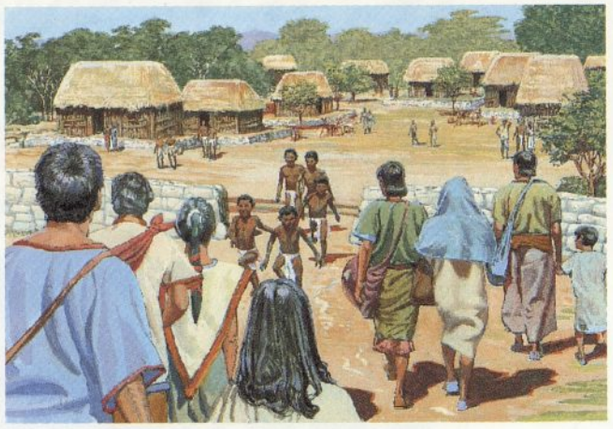
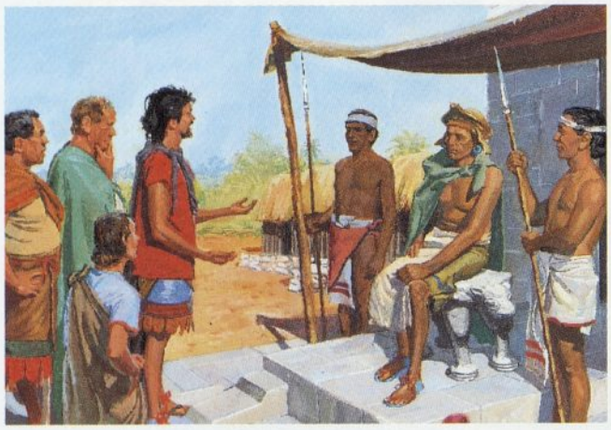


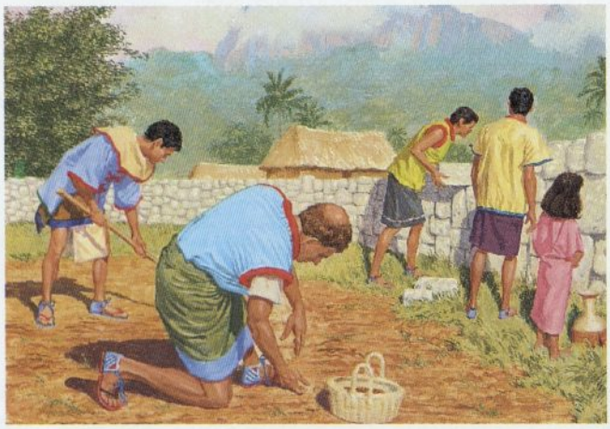
ILLUSTRATION JERRY THOMPSON

Zéniff et un groupe de Néphites ont quitté le pays de Zarahemla. Ils sont allés au pays de Néphi où leur peuple avait vécu jadis. (Omni 1:27; Mosiah 9:1–3)



Ils y ont trouvé des Lamanites. Zéniff et quatre de ses hommes sont entrés dans la ville pour parler au roi Laman. Ils ont demandé au roi s'ils pouvaient habiter dans son pays. (Mosiah 9:4–5)

Le roi Laman était rusé. Il a dit qu'ils pouvaient prendre deux de ses villes. Il voulait qu'ils habitent dans son pays afin de pouvoir les réduire en esclavage. (Mosiah 9:6, 10–12)

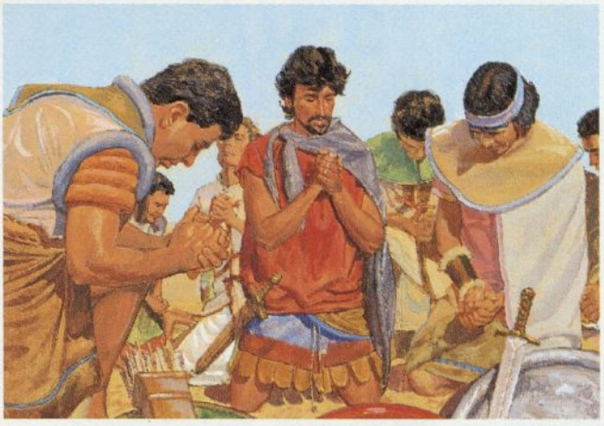


Zéniff et son peuple ont construit des maisons et ont dressé des murailles autour de leurs villes. Ils ont fait des semis et ont fait pousser des céréales et des arbres fruitiers. Ils avaient également des troupeaux. (Mosiah 9:8–9)

Le roi Laman a dit à son peuple que les Néphites devenaient de plus en plus forts. De nombreux Lamanites n'ont pas tardé à venir tuer les Néphites et voler bétail et récoltes. (Mosiah 9:11, 13–14)

ILLUSTRATION JERRY THOMPSON

Les Néphites se sont précipités à l'intérieur de leur ville. Zéniff a donné des arcs, des flèches, des sabres, des massues et des frondes à son peuple et l'a accompagné pour aller affronter les Lamanites. (Mosiah 9:15–16)



Avant de partir en guerre, les Néphites ont prié Dieu pour lui demander de l'aide. Le Seigneur a fortifié les Néphites et ils ont tué de nombreux Lamanites et mis les autres en fuite. (Mosiah 9:17–18)

Après la bataille, Zéniff a placé des gardes autour du pays. Il voulait protéger son peuple et ses troupeaux des Lamanites. (Mosiah 10:2)

Les Néphites ont vécu en paix pendant de nombreuses années. Les hommes s'occupaient des récoltes et les femmes tissaient des étoffes et confectionnaient des vêtements. (Mosiah 10:4–5)

Après la mort du roi Laman, son fils est devenu roi. A nouveau, il a envoyé ses armées contre les Néphites. Zéniff a caché les femmes et les enfants Néphites dans le désert. (Mosiah 10:6, 8–9)

Les Néphites ont encore reçu des forces du Seigneur. Ils ont combattu les Lamanites et les ont chassés du pays. (Mosiah 10:10, 19–20)

ILLUSTRATION LARRY WINBORG

RAYONS DE MIEL

Les ombres s'étiraient et elles ont fini par disparaître lorsque le soleil a disparu au loin à l'ouest derrière les montagnes noyées de brumes.

Notre petite ville du Far West avait l'un des meilleur terrains de rodéo de la région, et c'était pour les quatre garçons que nous étions l'endroit idéal pour jouer. En cette après-midi ensoleillée, mes amis et moi étions venus sur le terrain déserté pour laisser vagabonder notre imagination. Nous avions livré et remporté de nombreuses batailles avec des voleurs de bétail et autres hors-la-loi. Nous avions enfourché les chevaux qui faisaient les pires ruades et apprivoisé les bouvillons les plus rétifs.

Nous étions maintenant tranquillement assis tous les quatre en haut de l'escalier de l'estrade d'honneur. Ray a proposé: «La nuit va bientôt tomber. Nous ferions mieux de rentrer.»

– Oui, mes frères vont venir me chercher, ai-je dit en me dégageant les cheveux des yeux.

– Je suis encore trop fatigué pour rentrer chez moi à pied. Reposons-nous encore quelques minutes, a marmonné Bobby.

– Les gars, vous aimez le miel? a demandé Jack. Il regardait le champ de monsieur Sampson de l'autre côté du terrain de rodéo. Il contenait une douzaine de ruches blanches, à peine visibles dans la pénombre du crépuscule.

– Oui, ai-de dit. Avec du beurre de cacahuètes et du pain.

Ray et Bobby ont opiné.

– C'est bon, le miel, à peine sorti des rayons, a dit ensuite Jack. «Vous avez déjà mangé du miel qui vient juste d'être extrait des rayons?» Personne d'entre nous n'en avait mangé. «Bon, on va voir si monsieur Sampson a laissé du miel

ILLUSTRATION LARRY WINBORG

dans les ruches et on prend chacun un rayon.»

– Mais c'est du vol, a dit Ray.

– Monsieur Sampson a dû déjà prendre dans les ruches tout le miel dont il a besoin. Je ne crois pas qu'il se fâchera si nous en prenons, a rétorqué Jack.

Nous avions faim et nous étions fatigués. Il n'a donc pas pas fallu longtemps pour nous convaincre que le rayon de miel aurait certainement très bon goût. Nous avons traversé le terrain de rodéo, nous sommes passés par-dessus la clôture de planches et nous avons pris chacun un rayon de miel dans une ruche différente.

Nous nous sommes rassis sur les sièges du haut de l'estrade d'honneur. Ma conscience a commencé à me dire que ce que je faisais n'était pas tout à fait honnête. J'aurais dû être rentré chez moi avant la tombée de la nuit et j'avais pris quelque chose qui appartenait à quelqu'un d'autre. La première lampée de miel n'était pas aussi bonne que je l'attendais.

C'est alors que nous avons entendu un bruit de pas dans les graviers en dessous de nous.

– Cachez vite vos rayons de miel, a murmuré Jack.

Le bruit de pas s'est approché de nous, montant lentement l'estrade d'honneur. La silhouette immense d'un homme est sortie de l'obscurité.

– Bonsoir, les gars. C'était monsieur Sampson.

Tout le monde dans le village le respectait et l'aimait, et nous commencions à nous sentir mal à l'aise.

Jack s'est tortillé, gêné, essayant d'essuyer sur le siège d'à côté le miel qu'il avait sur les doigts.

– Bonsoir, monsieur Sampson. Ray était le seul à pouvoir parler.

– Vous n'êtes pas encore chez vous? a-t-il demandé.

– Non, monsieur, nous étions juste en train de partir, a répondu Ray.

Après une légère pause, monsieur Sampson a dit: «Vous connaissez les abeilles, les gars?»

Cette question nous a embarrassés. Pour finir, Ray a répondu: «Non, pas vraiment.»

– C'est ce que je pensais. Laissez-moi vous en parler un peu. Dans chaque ruche, il y a trois genres d'abeilles: la reine, les faux-bourdons et les abeilles-ouvrières. Chacune a un travail distinct à accomplir qu'elle fait bien. Les faux-bourdons sont des abeilles mâles qui fécondent les œufs que la reine pond.

Monsieur Sampson a hésité quelques secondes pour nous laisser enregistrer ce qu'il venait de nous dire. «Maintenant, je vais vous parler des abeilles-ouvrières. Dès que le temps se réchauffe au printemps et que les plantes et les arbres se mettent à fleurir, les ouvrières quittent la ruche et commencent à récolter le pollen des fleurs. Elles volent de fleur en fleur jusqu'à ce que leurs corbeilles soient pleines. Alors elles retournent à la ruche et déposent le pollen dans le rayon. J'extrais le miel des rayons quand ils sont pleins tout au long de l'été. Mais au début de l'automne, quand il commence à faire froid et qu'il n'y a plus de fleurs, les abeilles ne peuvent plus travailler. Alors je laisse les rayons pleins de miel pour qu'elles survivent pendant les mois froids. Si quelqu'un prenait les rayons des ruches, les abeilles mourraient de faim et il n'y aurait plus ni abeilles, ni miel.»

Monsieur Sampson s'est levé. «Bon, les gars, je crois que j'en ai dit assez sur les abeilles pour l'instant. Je ferais bien de rentrer.» Il a commencé à descendre les marches de l'estrade d'honneur, puis il s'est arrêté et s'est retourné vers nous. «Vous aussi, les garçons, vous feriez bien de rentrer chez vous. Mais je crois que vous avez un petit travail à faire d'abord. Bonne nuit, les gars.»

– Bonne nuit, monsieur Sampson, avons-nous répondu en chœur.

L'espace d'une minute, nous sommes restés assis, abasourdis. Monsieur Sampson savait que nous avions pris les rayons de miel, et pourtant il ne s'était pas mis en colère, il ne nous avait pas grondés, il ne nous avait pas menacés.

Nous savions bien quel «petit travail» nous devions faire. Nous avons pris les rayons de miel, et nous les avons remis dans les ruches. □

LIS LES ÉCRITURES CHAQUE JOUR

par Laurel Rohlfing

«Vous sondez les Ecritures, parce que. . . ce sont elles qui rendent témoignage de moi» (Jean 5:39).

Combien de fois manges-tu chaque jour? Combien de temps es-tu resté sans rien manger? Quand tu ne manges ni ne bois rien, ton estomac commence à gargouiller parce que tu as faim, et tu te sens faible.

De même que ton corps a besoin d'être nourri tous les jours pour rester fort et sain, ton esprit a besoin d'être nourri pour être fort et rester proche de ton Père céleste. L'une des manières de le faire est de lire les Ecritures. Notre prophète, Ezra Taft Benson, a dit: «Notre Père céleste veut que vous continuiez à étudier dans le Livre de Mormon chaque jour. C'est le cadeau spécial que notre Père céleste vous fait. En suivant ses enseignements, vous apprendrez à faire la volonté de notre Père céleste.

«J'espère aussi que vos parents et vos dirigeants vous donneront des occasions d'étudier Doctrine et Alliances, la Perle de Grand Prix et la Bible» («Aux enfants de l'Eglise», L'Etoile, juillet 1989, p. 76).

Pour réussir à lire les Ecritures chaque jour, tu dois d'abord te promettre de le faire. Puis tu dois essayer de prendre l'habitude de lire au même moment tous les jours, peut-être juste quand tu te lèves le matin, juste avant ou après le repas, ou juste avant d'aller te coucher. Tu peux lire un verset, un chapitre, une page, ou pendant un certain temps. Si tu ne sais pas lire, demande à quelqu'un de ta famille de te faire la lecture. L'important, c'est de lire les Ecritures chaque jour.

Jésus a dit: «Et bénis sont tous ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront remplis du Saint-Esprit» (3 Néphi 12:6). Quand tu lis les Ecritures tous les jours, tu es béni de nombreuses manières et tu te sens plus proche de notre Père céleste.

Instructions

Il y a trente parties numérotées dans l'image. Commence par le numéro un et colorie une case chaque fois que tu lis les Ecritures. Au bout de trente jours, tu auras une image complète et tu auras pris l'habitude de lire les Ecritures.

Idées pour la période d'échange

1. Lisez aux enfants la citation suivante du président Benson et demandez-leur de choisir quelques Ecritures favorites du Livre de Mormon à apprendre par cœur. «J'ai la vision de milliers de missionnaires qui partent en mission avec des centaines de passages appris par cœur dans le Livre de Mormon pour pouvoir répondre aux besoins d'un monde qui connaît la disette spirituelle» (Conférence générale, octobre 1988).

2. Racontez ou représentez des histoires de personnes vaillantes comme Jésus, Néphi, les jeunes guerriers d'Hélaman, Mormon, Daniel et Samuel, qui ont été instruits dans leur enfance au moyen des Ecritures.

3. Mettez de petits objets symbolisant les histoires des Ecritures dans un sac. Quand un enfant tire un objet du sac, demandez-lui de trouver ou de raconter l'histoire que cela lui rappelle.

4. Commencez en racontant une histoire tirée des Ecritures, et arrêtez-vous à un passage intéressant. Demandez aux enfants de trouver l'histoire dans les Ecritures et lisez la fin. □

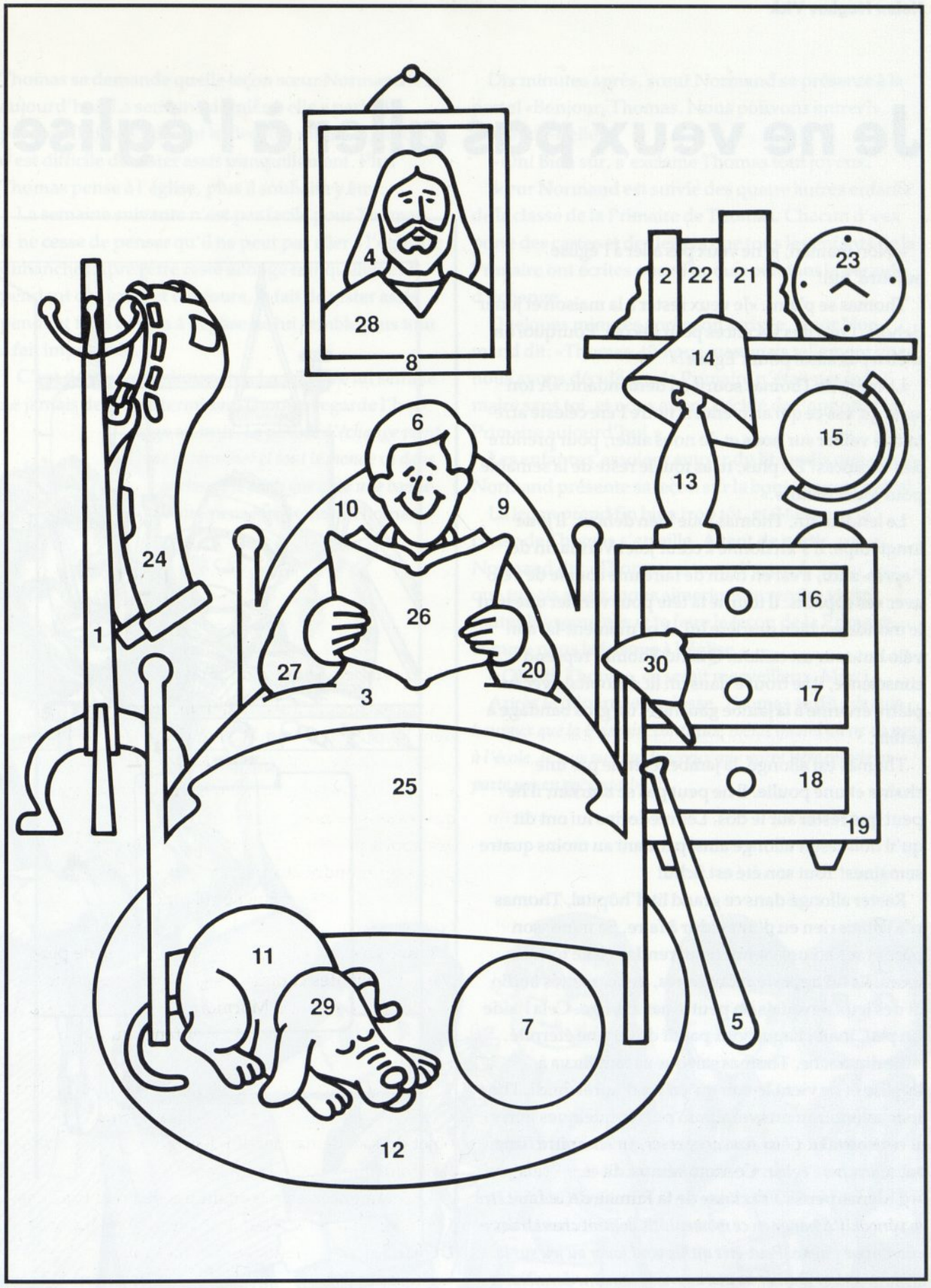


ILLUSTRATION SCOTT GREER

Helen Hughes Vick

Je ne veux pas aller à l'église

– Non maman, je ne veux pas aller à l'église aujourd'hui!

Thomas se plaint. «Je veux rester à la maison et jouer dehors. On a des vacances pour l'école. Pourquoi on n'en a pas aussi pour l'Eglise?»

La mère de Thomas sourit en demandant: «A ton avis, qu'est-ce qui arriverait si notre Père céleste arrêtait de veiller sur nous et de nous aider, pour prendre des vacances? En plus, tu as tout le reste de la semaine pour jouer dehors.»

Le lendemain, Thomas joue bien dehors. Il joue longtemps. Il s'en donne à cœur joie. Vers la fin de l'après-midi, il est en train de faire une course de vélo avec ses copains. Il tourne la tête pour vérifier que tout le monde est bien derrière lui. A ce moment-là, son vélo bute sur un caillou. Quand Thomas reprend conscience, il se trouve dans un lit d'hôpital avec un plâtre énorme à la jambe gauche et un gros bandage à la tête.

Thomas est allongé, la jambe retenue par une chaîne et une poulie. Il ne peut pas se tourner; il ne peut que rester sur le dos. Les médecins lui ont dit qu'il doit rester allongé ainsi pendant au moins quatre semaines! Tout son été est fichu!

Rester allongé dans ce grand lit d'hôpital, Thomas n'a jamais rien eu d'aussi dur à faire. Sa mère, son père et ses sœurs viennent lui rendre visite tous les jours. Ils lui apportent des livres, des cassettes audio et des jeux auxquels on peut jouer allongé. Cela l'aide un peu, mais chaque jour paraît durer une éternité.

Le dimanche, Thomas sait que sa famille va à l'église et ne vient le voir qu'en fin d'après-midi. Thomas colorie son nouvel album puis lit quelques livres. *C'est frustrant. C'est dimanche et, si je n'étais pas à l'hôpital, je serais à l'église.* Ce *serait bien*, se dit-il.

Thomas pense à sa classe de la Primaire. *Cela doit être la période d'échange en ce moment. Ils doivent chanter des chants que j'aime. Peut-être qu'ils vont jouer au jeu sur la Bible que sœur Hallier nous a appris la semaine dernière.*

ILLUSTRATION DALE KILBOURN

Thomas se demande quelle leçon sœur Normand fera aujourd'hui. La semaine dernière, elle a parlé de pardon. Il aime vraiment les leçons, même si parfois, c'est difficile de rester assis tranquillement. Plus Thomas pense à l'église, plus il souhaite y être.

La semaine suivante n'est pas facile pour Thomas. Il ne cesse de penser qu'il ne peut pas aller à l'église le dimanche. Après être resté allongé tranquillement pendant des jours et des jours, le fait de rester assis pendant trois heures à l'église ne lui semble plus tout à fait impossible.

C'est de nouveau dimanche. La matinée lui semble ne jamais devoir se terminer. Thomas regarde l'horloge au mur. *La période d'échange vient de se terminer et tout le monde va dans sa classe. Je parie que c'est une bonne leçon*, pense tristement Thomas.

Dix minutes après, sœur Normand se présente à la porte! «Bonjour, Thomas. Nous pouvons entrer?», demande-t-elle.

– Oh! Bien sûr, s'exclame Thomas tout joyeux.

Sœur Normand est suivie des quatre autres enfants de la classe de la Primaire de Thomas. Chacun d'eux porte des cartes et des lettres que tous les enfants de la Primaire ont écrites pour Thomas pendant la période d'échange.

Quelques minutes après son arrivée, sœur Normand dit: «Thomas, tu nous manquais tellement que nous avons décidé que la Primaire n'était pas la Primaire sans toi, et nous avons décidé de t'apporter la Primaire aujourd'hui.»

Les enfants s'assoient autour du lit tandis que sœur Normand présente sa leçon sur la bonté envers autrui.

La leçon prend fin bien trop tôt, et il faut que la classe de Thomas s'en aille. Avant de partir, sœur Normand dit: «Thomas, si tu es d'accord, jusqu'à ce que tu sois guéri, nous aimerions te rendre visite toutes les semaines et te faire la leçon de la Primaire, comme nous la faisons à l'église.»

– Oh, dit Thomas, ce serait merveilleux. Merci.

Après le départ de sa classe, Thomas se dit: *«Je suis heureux que la Primaire continue, même quand on ne va pas à l'école. Je suis surtout heureux que notre Père céleste ne parte pas en vacances!»* □

«Sois le berger de mes brebis» (Jean 21:16)

AGNEAUX D'ÉTÉ

par Jayne B. Malan
première conseillère dans la présidence générale des Jeunes Filles

Un dimanche, mon père m'a dit qu'il avait beaucoup de travail pour mon frère, Clay, et moi. Montrant un pré à proximité où il y avait beaucoup d'agneaux, mon père a dit qu'il nous donnerait tout l'argent que nous gagnerions en les élevant et en les vendant à l'automne.

Nous étions enthousiastes. Il y avait environ 350 agneaux et nous n'avions qu'à les nourrir. Cependant, aucun agneau n'avait de mère. Elles étaient toutes mortes au cours d'un violent orage. C'est facile de nourrir un ou deux agneaux, mais c'était vraiment du travail d'en nourrir 350. Il y avait beaucoup d'herbe, mais les agneaux avaient besoin de lait. Nous avons donc fabriqué de longues auges en V avec des planches. Puis nous sommes allés chercher une bassine en fer, nous avons moulu du grain et nous l'avons mis dans la bassine. Nous avons ensuite ajouté du lait pour faire une bouillie légère.

Nous avons rassemblé les agneaux près des auges et, en leur montrant la nourriture, nous leur avons dit: «Allez, mangez!» Ils sont restés là à nous regarder. Nous avons essayé de leur pousser le museau dans la bouillie au lait, en espérant qu'ils y goûteraient et qu'ils en voudraient davantage. Nous avons essayé de tremper les doigts dans le mélange pour les leur faire sucer. Certains acceptaient de boire, mais la plupart d'entre eux s'enfuyaient.

Beaucoup étaient affamés. La seule manière d'être sûrs qu'ils mangeaient était de les prendre deux à la fois dans nos bras comme des bébés et de leur donner à manger.

La nuit, les coyotes s'installaient sur la colline et hurlaient. Le lendemain, nous découvrions les résultats de leur nuit d'activité: nous enterrions deux ou trois agneaux.

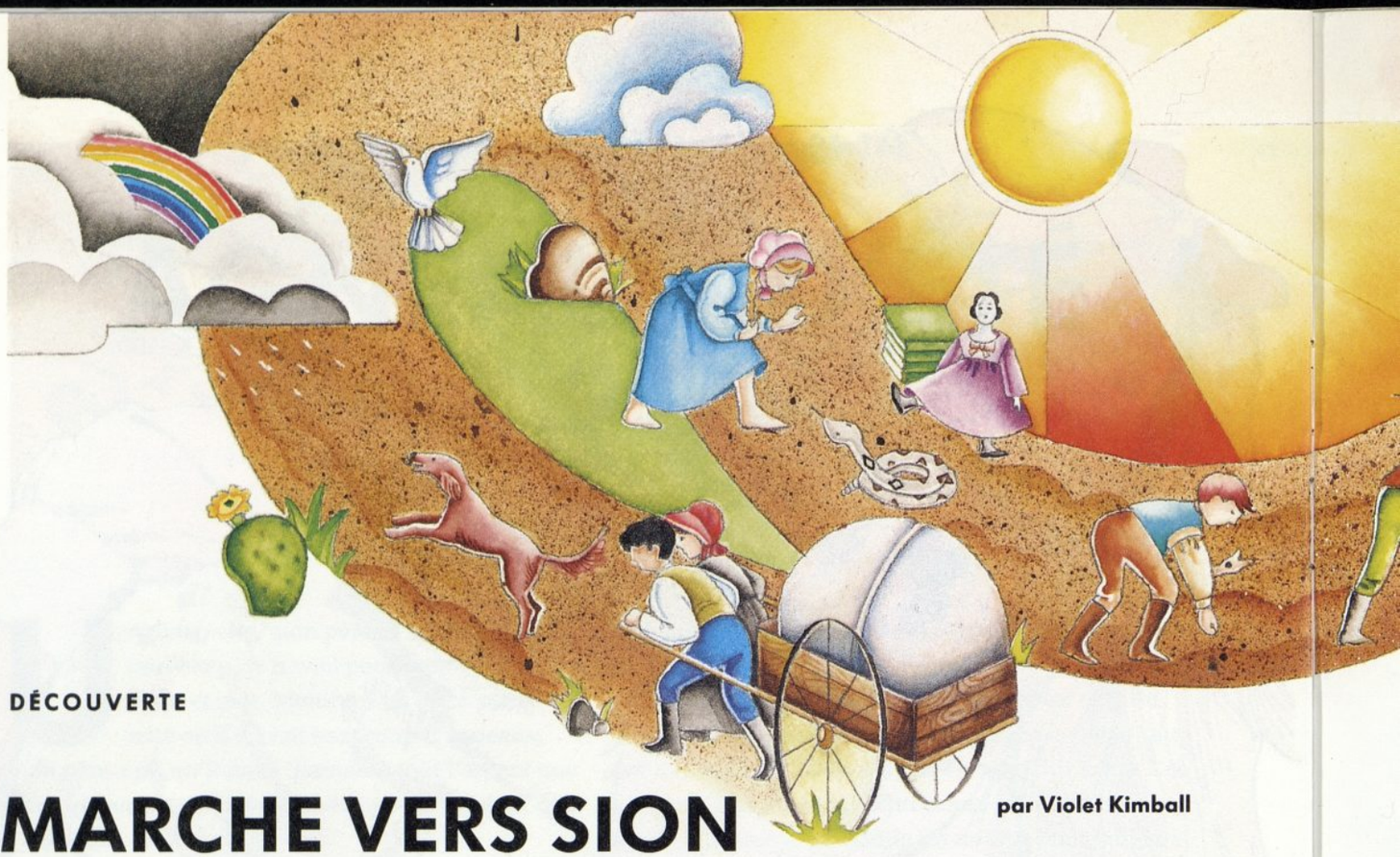
Clay et moi nous avons vite oublié notre rêve de devenir riche. Tout ce que nous voulions, c'était sauver nos agneaux. Cela n'a pas été trop dur jusqu'à ce que je m'attache plus particulièrement à l'un des agneaux et que je lui donne un nom. Il était toujours à mes pieds et il reconnaissait ma voix. J'aimais cet agneau. Un matin, il n'est pas venu quand je l'ai appelé. Dans le courant de la journée, je l'ai retrouvé sous les saules près du ruisseau. Il était mort. Je l'ai pris en pleurant et je suis allée trouver mon père. En le regardant, je lui ai demandé: «Est-ce que quelqu'un peut nous aider à nourrir nos agneaux?»

Après un long moment, il m'a dit: «Jayne, il y a longtemps, quelqu'un a dit presque la même chose. Il a dit: ‹Prends soin de mes agneaux!. . . Sois le berger de mes brebis. . . Prends soin de mes brebis›» (Jean 21:15,16). Mon père m'a prise dans ses bras. J'ai pleuré longtemps contre son épaule, puis il m'a accompagnée pour enterrer mon agneau.

Bien des années plus tard, je méditais Moïse 1:39 et j'ai compris les paroles de mon père. L'Ecriture dit: «Car voici mon œuvre et ma gloire: réaliser l'immortalité et la vie éternelle de [tout le genre humain].» En pensant à la mission du Sauveur, je me suis rappelé l'été avec les agneaux, et j'ai compris ce que devait ressentir le Sauveur avec tant d'agneaux à nourrir et tant d'âmes à sauver. J'ai reçu le témoignage qu'il avait besoin de moi. □

(Adaptation d'un discours de la conférence générale d'octobre 1989.)

ILLUSTRATION DICK BROWN



DÉCOUVERTE

MARCHE VERS SION

par Violet Kimball

«Que tout s'accomplisse avec ordre et que les saints qui le peuvent se réunissent pour établir Sion. . . Qu'ils y viennent à pied, avec des charrettes à bras ou des brouettes; qu'ils prennent courage et qu'ils continuent à marcher, et rien ne les retiendra ni ne les arrêtera» (tiré d'une lettre générale de la Première Présidence, *Millenial Star*, 26 janvier 1856, page 54).

Les enfants qui tiraient des charrettes à bras sont peut-être ceux qui ont eu le plus d'aventures en traversant les plaines. Le déplacement en charrette à bras était souvent bien plus rapide qu'en chariot: certains enfants qui poussaient des charrettes à bras ont atteint la vallée du lac Salé en neuf mois seulement. Cependant d'autres ont eu des difficultés pendant plus de quatre mois.

Beaucoup de convois de charrettes à bras étaient composés entièrement de saints qui venaient d'arriver aux Etats-Unis. Ils n'étaient pas prêts pour la dure traversée des plaines ni pour le mauvais temps qu'ils rencontraient parfois. La chaleur, la pluie, la poussière, le vent, les serpents à sonnette, les animaux sauvages, la soif, la faim, la maladie, le froid et la mort étaient toujours au rendez-vous. Pourtant, l'enthousiasme de traverser un pays nouveau pour se rendre dans une nouvelle terre d'accueil était présent, lui aussi.

Certains journaux personnels écrits par les pionniers de cette époque racontent des histoires touchantes et tragiques d'enfants sur la piste: «Quand nous prenions la route tous les matins, nous avions toujours quelque chose de nouveau à voir», lit-on dans un journal. «Les oiseaux couraient sur le chemin, . . . il y avait de jolies fleurs à cueillir et de belles pierres à ramasser.»

Dans certains convois, les enfants partaient plus tôt que les charrettes à bras et marchaient devant le groupe principal afin de ne pas le ralentir. Une mère a écrit que son fils de cinq ans «avait parcouru 30 kilomètres sans s'arrêter».

Certains jeunes garçons et jeunes filles poussaient et tiraient les charrettes à bras qui contenaient les quelques biens qu'ils étaient autorisés à emporter avec eux. Beaucoup avaient été contraints d'abandonner leurs biens quand ils s'étaient aperçus que leurs forces suffisaient à peine pour tirer une charrette à bras vide.

Dans le convoi Martin de 1856, frère Martin a demandé avec insistance que les gens jettent tout ce

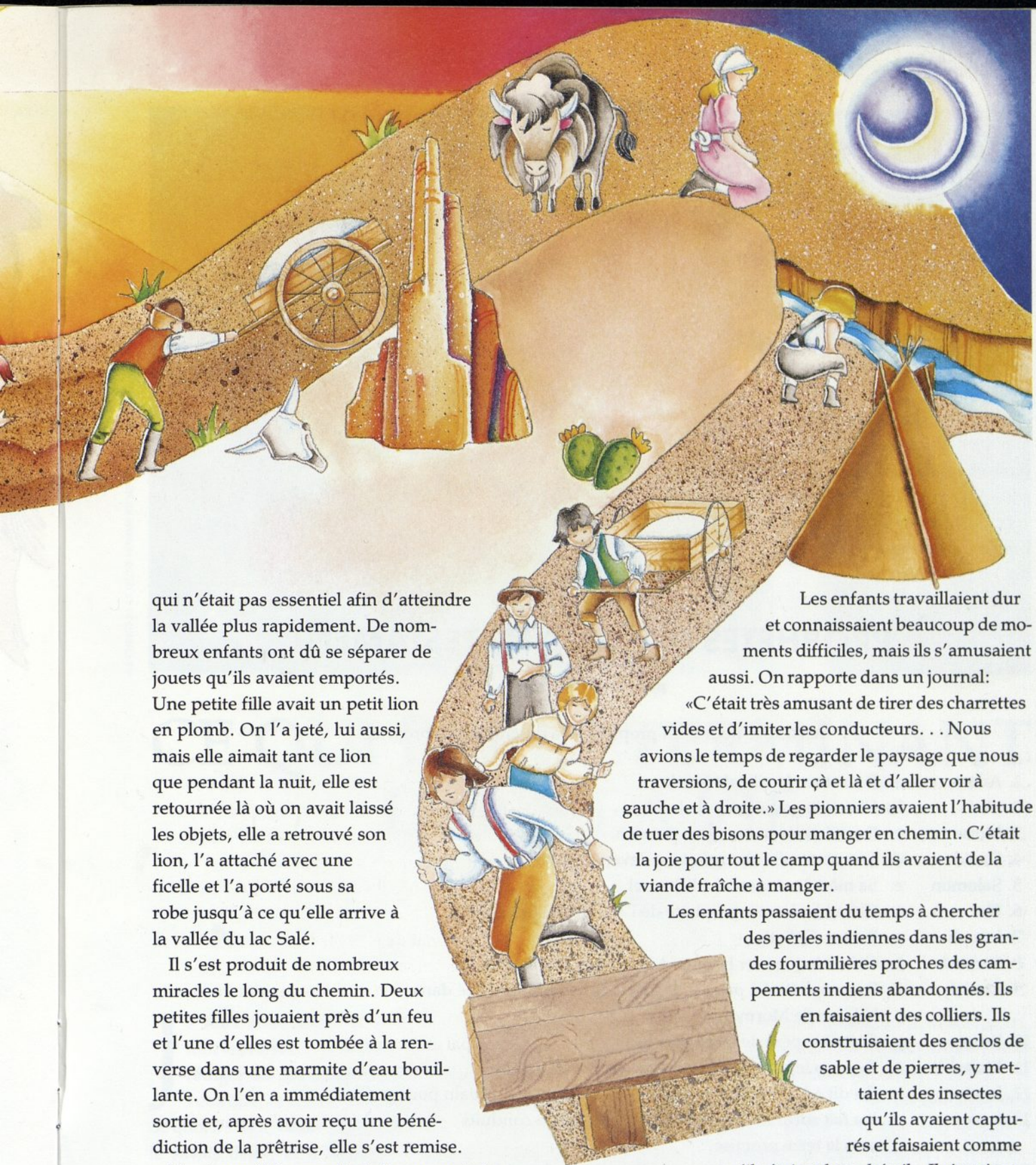


ILLUSTRATION SUSAN MEEKS CURTIS

qui n'était pas essentiel afin d'atteindre la vallée plus rapidement. De nombreux enfants ont dû se séparer de jouets qu'ils avaient emportés. Une petite fille avait un petit lion en plomb. On l'a jeté, lui aussi, mais elle aimait tant ce lion que pendant la nuit, elle est retournée là où on avait laissé les objets, elle a retrouvé son lion, l'a attaché avec une ficelle et l'a porté sous sa robe jusqu'à ce qu'elle arrive à la vallée du lac Salé.

Il s'est produit de nombreux miracles le long du chemin. Deux petites filles jouaient près d'un feu et l'une d'elles est tombée à la renverse dans une marmite d'eau bouillante. On l'en a immédiatement sortie et, après avoir reçu une bénédiction de la prêtrise, elle s'est remise.

Une jeune fille courait pieds nus après la vache de sa famille quand elle a posé le pied dans quelque chose de mou. Il s'agissait d'un nid de serpents! «Je ne pouvais bouger», a-t-elle écrit. «Tout ce que je pouvais faire, c'était de prier.» Le Seigneur a entendu ses prières et elle s'en est sortie sans se faire mordre.

Les enfants travaillaient dur et connaissaient beaucoup de moments difficiles, mais ils s'amusaient aussi. On rapporte dans un journal: «C'était très amusant de tirer des charrettes vides et d'imiter les conducteurs. . . Nous avions le temps de regarder le paysage que nous traversions, de courir çà et là et d'aller voir à gauche et à droite.» Les pionniers avaient l'habitude de tuer des bisons pour manger en chemin. C'était la joie pour tout le camp quand ils avaient de la viande fraîche à manger.

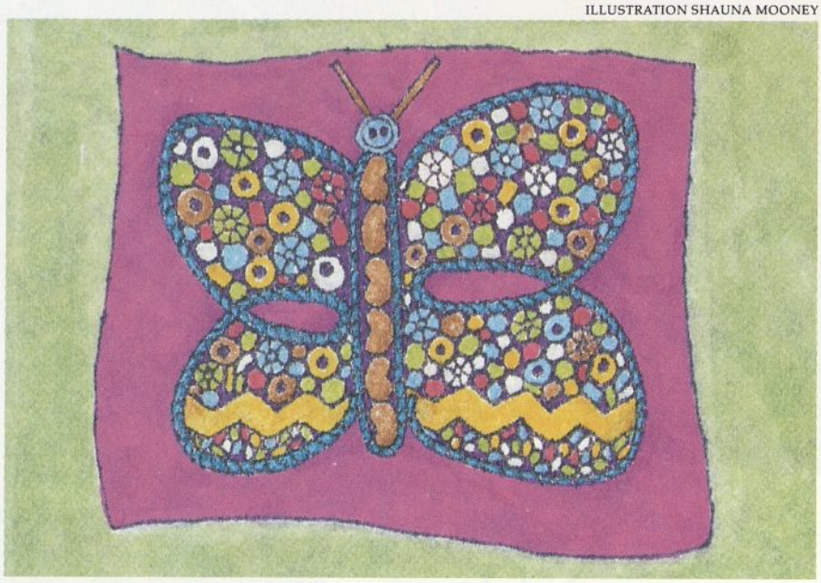
Les enfants passaient du temps à chercher des perles indiennes dans les grandes fourmilières proches des campements indiens abandonnés. Ils en faisaient des colliers. Ils construisaient des enclos de sable et de pierres, y mettaient des insectes qu'ils avaient capturés et faisaient comme s'ils étaient leur «bétail». Ils jouaient aussi à un jeu qui ressemblait à cache-cache, qu'ils appelaient «l'espion».

Toutes ces expériences nouvelles et captivantes n'étaient rien pour les jeunes pionniers en comparaison de la joie d'arriver enfin dans la vallée où ils devaient commencer une nouvelle vie. □

TABLEAU DE FIL

par Julie Wardell

ILLUSTRATION SHAUNA MOONEY



Pour fabriquer un tableau de fil, il te faudra du papier, de la colle, du fil et divers objets minuscules (vieux boutons, cercles de papier, passementerie, cure-dents ou petits cailloux).

1. Dessine un motif simple sur le papier avec le tube de colle (voir illustration). Colle le fil en le pressant sur les lignes de colle.

2. Colle de minuscules objets à l'intérieur des formes délimitées par les fils.

PROPHÈTES DE L'ANCIEN TESTAMENT

par Janet Peterson

Associe le nom d'un prophète à la description appropriée.

1. Adam	a. Il a vaincu la ville de Jéricho.
2. Noé	b. C'était le grand-père de Jacob.
3. Moïse	c. Il a été avalé par un gros poisson.
4. David	d. Son nom a été changé et est devenu Israël.
5. Salomon	e. Sa mère l'a consacré à l'Eternel.
6. Elie	f. C'était le dernier prophète de l'Ancien Testament.
7. Joseph	g. Il a tué Goliath.
8. Samuel	h. C'était le premier homme à se trouver sur la terre.
9. Daniel	i. Il a prophétisé à propos de Jésus, et son nom est cité dans le Livre de Mormon.
10. Josué	j. C'était le père de Jacob et d'Esaü.
11. Malachie	k. Il a reçu le commandement de construire l'arche.
12. Jacob	l. Il a dit à Naaman de se laver sept fois dans le Jourdain pour guérir.
13. Isaac	m. Il a fait sortir les Israélites d'Egypte et les a conduits vers la terre promise.
14. Esaïe	n. Il a été jeté dans la fosse aux lions mais n'a subi aucun mal.
15. Abraham	o. Il était réputé pour sa sagesse et pour le temple qu'il a fait construire.
16. Elisée	p. Il a été vendu par ses frères et emmené en Egypte.
17. Jonas	q. Il a béni l'huile et la farine de la veuve et il a ressuscité son fils.

Réponses: (1) h, (2) k, (3) m, (4) g, (5) o, (6) q, (7) p, (8) e, (9) n, (10) a, (11) f, (12) d, (13) j, (14) i, (15) b, (16) l, (17) c.

Couverture

«Le convoi de charrettes à bras Martin sauvé par des volontaires», par Clark Kelley Price. Les enfants qui tiraient des charrettes à bras travaillaient dur et connaissaient beaucoup de moments difficiles, mais ils s'amusaient aussi (voir «Marche vers Sion», page 14).

«LE CHRIST ET LE JEUNE HOMME RICHE», TABLEAU DE HEINRICH HOFFMAN

CE QUI EST DÉTERMINANT DANS LA VIE

par Boyd K. Packer
du Collège des douze apôtres

Je veux vous faire une révélation, et j'emploie le mot «révélation» à dessein. Je me suis appliqué à rédiger un paragraphe pour exprimer ce que je veux dire, et je crains que, lorsque je vous aurai dit de quoi il s'agit, beaucoup d'entre vous diront: «Oh, je le savais déjà», et le considéreront comme quelque chose de simple et de rebattu, voire d'ennuyeux. En effet, la *révélation* que je veux faire est ordinaire, commune. De ce fait, il est très difficile de la faire considérer comme importante par tout le monde.

Pourtant, après le fait que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, qu'il y a eu un rétablissement de son Evangile par le truchement de prophètes, après cela, c'est la vérité que je veux le plus enseigner à mes enfants. Voici à présent le paragraphe sur lequel j'ai tant peiné:

La plupart des gens pensent erronément que si l'on fait bien, très bien, ce que l'on fait, on finira par être très connu et payé en retour. Presque tout le monde pense que la réussite, pour être complète, doit nécessairement s'accompagner d'une grande renommée et d'une grande fortune. Le monde semble se fonder sur ce postulat. Or le postulat est faux! Il n'est pas vrai! Le Seigneur a enseigné le contraire.

La vérité à ce sujet est extraordinairement difficile à enseigner et difficile à apprendre. Si quelqu'un de peu connu et qui n'est pas très fortuné affirme avoir appris

que ni la célébrité ni la fortune ne sont indispensables à la réussite, on a tendance à prendre sa déclaration pour une excuse. Que pourrait-il dire d'autre sans se considérer comme un raté? Si quelqu'un qui possède célébrité et richesse affirme que ni l'une ni l'autre ne font la réussite ou le bonheur, on le soupçonne de fausse modestie.

On rejette donc, comme peu dignes de foi, les témoignages des gens célèbres et fortunés et de ceux qui ne le sont pas. On doute de l'objectivité des uns et des autres.

Il ne reste donc qu'une solution: apprendre par soi-même, par expérience, ce qu'il en est de la célébrité et de la richesse. On se débat donc toute la vie, en ratant parfois et renommée et fortune, pour découvrir enfin que l'on peut effectivement réussir sans posséder ni l'une ni l'autre; on peut aussi avoir un jour l'une et l'autre et s'apercevoir qu'elles ne sont pas indispensables à la vraie réussite et au bonheur parfait. C'est une façon bien peu rapide d'apprendre.

Apprendrons-nous jamais que le choix ne se situe pas entre la célébrité et l'anonymat, ni entre la richesse et la pauvreté, mais entre le bien et le mal, et c'est une question bien différente!

Quand nous aurons enfin compris cela, notre bonheur ne sera pas déterminé par les biens matériels, ni d'une sorte ni de l'autre. Notre Dieu nous a accordé le libre arbitre. Si nous pouvons apprendre quels sont les choix déterminants, nous pouvons réussir.

Le Livre de Mormon nous dit: «Les hommes sont suffisamment instruits pour discerner le bien du mal» (2 Néphi 2:5) et: «Les hommes sont libres selon la chair; et toutes les choses qui sont utiles à l'homme leur sont données. Et ils sont libres de choisir la liberté et la vie éternelle par l'entremise de la grande médiation donnée à tous les hommes, ou de choisir la captivité et la mort selon la captivité et le pouvoir du diable» (2 Néphi 2:27).

Depuis les temps anciens, les tentations matérialistes de rechercher la célébrité et la fortune troublent l'homme dans ses choix, et aujourd'hui le monde con-

Notre bonheur et notre réussite ne dépendent pas des biens matériels, mais de notre quête de l'excellence et de notre désir de servir autrui. «En servant vos semblables, c'est Dieu seulement que vous servez» (Mosiah 2:17).

naît de ce fait des difficultés déroutantes et inquiétantes.

Je le répète, le choix déterminant de la vie ne se situe pas entre la célébrité et l'anonymat, ni entre la richesse et la pauvreté. *Le* choix se situe entre le bien et le mal. Il est possible d'être riche et célèbre tout en connaissant la réussite d'un point de vue spirituel, mais le Seigneur a mis en garde contre la difficulté de cette entreprise quand il a parlé des chameaux et des aiguilles.

Si ni la richesse ni la renommée ne sont des objectifs suprêmes, comment pouvons-nous donc être motivés à rechercher l'excellence? Quels buts devons-nous poursuivre?

Je vous en propose deux. L'excellence est en soi un but valable. Elle consiste à faire bien, très bien, ce que l'on fait; à développer le plus possible ses talents; à s'efforcer d'être quelqu'un d'équilibré, d'honorable, de sensé.

Le Seigneur a dit: «Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (Matthieu 5:48).

L'autre but est le service. «En servant vos semblables, c'est Dieu seulement que vous servez» (Mosiah 2:17).

Je ne sais pas actuellement si vous êtes en train d'apprendre, mais je sais que ce que je vous enseigne est vrai. La célébrité et la fortune ne sont pas indispensables au vrai bonheur ici-bas. Le fait de n'être ni connu ni riche ne vous empêchera pas de connaître le vrai bonheur.

J'ai écrit plus haut que je veux que mes enfants apprennent la vérité que j'ai formulée dans ce paragraphe. Un jour, dans des générations, je pourrai observer mes enfants et mes petits-enfants qui affronteront les difficultés de la vie. Peut-être ne seront-ils de toute leur vie terrestre ni connus ni riches. Je me vois tomber à genoux pour remercier Dieu d'avoir, dans sa bonté, exaucé mes prières, et de leur avoir accordé la vraie réussite et le vrai bonheur.

Le bonheur de chacun dépend de ce qu'il fait avec ce qu'il a, de ce qu'il apprend de ce qu'il fait, et de ce qu'il en fait ensuite. C'est là ce qui sera pris en compte au jour du jugement. □

ILLUSTRATION DEL PARSON

PHOTO JED CLARK

Susan Wyman

Où avais-je trouvé son nom?

Responsable des instructrices visiteuses de notre paroisse, je me souciais particulièrement des sœurs non pratiquantes. Je priais souvent pour demander au Seigneur de m'aider à trouver le moyen de faire sentir à ces sœurs que nous pensions toujours à elles. Nous veillions à les informer de nos activités, et nous demandions à des sœurs pratiquantes d'écrire à chacune un petit mot tous les mois.

Un soir, en me servant d'une liste de paroisse pour préparer le tableau des visites d'enseignement pour la présidente de la Société de Secours, je suis tombée sur un nom et une adresse que je ne connaissais pas. Il s'agissait de ceux d'une sœur qui vivait hors des limites de notre paroisse. Cela m'a semblé bizarre de n'avoir pas vu son nom auparavant, et j'ai eu le sentiment qu'il fallait qu'une certaine sœur de notre paroisse lui écrive.

A deux heures du matin, je me suis réveillée d'un profond sommeil, avec la forte impression que je devais écrire immédiatement une lettre.

J'en ai fait la suggestion à notre présidente. Elle a été d'accord et a demandé à la sœur d'écrire. Au bout de plusieurs mois, les lettres étaient restées sans réponse. Enfin, la sœur qui écrivait a joint à sa lettre une enveloppe affranchie portant son adresse et a demandé à la sœur non pratiquante si elle voulait continuer de recevoir des lettres. La sœur non pratiquante a répondu et a expliqué que, quelques années auparavant, elle avait commis des transgressions qui avaient nécessité une action disciplinaire de l'Eglise. Depuis, elle était blessée et amère. Cependant, elle souhaitait à présent recevoir une lettre tous les mois.

Peu de temps après, en tapant une nouvelle liste d'instructrices visiteuses, je me suis aperçue que le nom de cette sœur non pratiquante ne se trouvait plus sur la liste de notre paroisse. J'ai vérifié les anciennes listes de paroisse dans mon bureau, mais je n'ai trouvé son nom nulle part. J'ai appelé la présidente de la Société de Secours et le greffier de paroisse, mais ni l'un ni l'autre n'avait de renseignements. Où avais-je trouvé son nom et son adresse? Il m'est devenu évident qu'ils m'avaient été communiqués par le Seigneur.

Quelques semaines plus tard, à deux heures du matin, je me suis réveillée d'un profond sommeil, avec la forte impression que je devais écrire immédiatement à cette sœur non pratiquante et lui raconter ce qui s'était passé avec son nom et son adresse. J'ai senti l'Esprit me dire très clairement quoi écrire.

Une semaine environ après avoir posté la lettre, j'ai reçu un coup de téléphone de cette sœur. Elle m'a dit que pendant longtemps elle avait été persuadée que le Seigneur ne se souvenait plus qu'elle existait, mais que, quand elle avait reçu ma lettre, elle avait ressenti qu'elle n'avait pas été oubliée. Aujourd'hui, cette sœur est de nouveau pratiquante. □

Susan Wyman fait partie de la deuxième paroisse de Nashua, dans le pieu de Nashua, New Hampshire.

PHOTO JED CLARK

Wade Brackenbury

BAPTÊME DANS LA GLACE

J'ai fait la connaissance de Kim Hye Gook en novembre 1989, quand j'étais missionnaire à Suwon, en Corée du Sud, à une trentaine de kilomètres au sud de Séoul. Ses coordonnées avaient été transmises aux sœurs missionnaires par Brice Womack, militaire américain stationné à Songtan, non loin de là. Les missionnaires de ma zone se sont rendus à l'hôpital où travaillait mademoiselle Kim. Nous avons été touchés par la patience, l'amour et la tendresse qu'elle témoignait à chaque enfant.

Vers la même date, nous avons rencontré Pak Hyang Gook en parlant aux gens dans les rues de Suwon. Peu après, nous avons commencé à lui enseigner les leçons missionnaires.

Ces deux amies de l'Eglise ont reçu toutes les leçons, acquis un fort témoignage et décidé de se faire baptiser. La date a été fixée au dimanche 21 janvier 1990. Nous avons pris toutes les dispositions habituelles pour le baptême et avons vérifié auprès de l'évêque et du gardien de l'église que tous les détails étaient réglés. Tout semblait prêt.

Enfin est arrivé le jour attendu. Il faisait froid, comme c'est souvent le cas en hiver en Corée. Après les activités préliminaires de l'Ecole du Dimanche, j'ai eu l'idée de demander au gardien s'il y aurait de l'eau chaude. Il nous a alors annoncé que le chauffe-eau était hors d'usage et que nous ne pourrions pas effectuer le baptême.

Quel choc! Des amis de mademoiselle Kim étaient venus de Songtan pour assister au service. En plus, trois amis de l'Eglise de la branche de Osan (distante de quinze kilomètres), devaient se faire baptiser au cours de la même réunion. Toute la branche de Osan devait assister à l'événement.

Gu Jean Jaw, une sœur missionnaire, et moi-même avons essayé de trouver une solution. Nous avons démonté le chauffe-eau et avons découvert qu'un fusible était grillé. Nous l'avons remplacé par un fusible de voiture et avons remonté le chauffe-eau.

A notre grande joie, le chauffe-eau fonctionnait. Mais cette joie a été de courte durée. Nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que l'eau ne coulait pas du chauffe-eau aux fonts baptismaux. L'eau était gelée dans les tuyaux. Pendant trois heures, nous avons essayé de dégeler les tuyaux en versant de l'eau bouillante dessus. En vain. Nous avons également essayé de nous procurer un chalumeau, dans l'espoir de chauffer les tuyaux et de faire fondre la glace à l'intérieur. Malheureusement nous n'avons trouvé personne qui accepte de nous prêter un chalumeau.

Il était déjà deux heures de l'après-midi, l'heure prévue pour le début du baptême. Le président de la branche et les membres de Osan sont arrivés. Sœur Gu Jean Jaw a appelé tous les *mogyoktang* (établissements de bains) de Suwon pour demander si nous pourrions y effectuer les baptêmes, mais aucun n'a accepté.

J'ai expliqué à mademoiselle Kim ce qui se passait. Elle a été déçue. Elle m'a dit qu'elle avait prié et qu'elle savait qu'elle devait se faire baptiser. Elle s'était fixé avec les sœurs missionnaires le but de se faire baptiser ce jour-là. Elle a sorti le Livre de Mormon que les sœurs lui avaient donné quand elle avait commencé les leçons et l'a ouvert à l'image d'Alma baptisant une jeune fille dans les eaux de Mormon. Elle m'a demandé: «Est-ce que je peux me faire baptiser dans une rivière ou dans un lac?» Quelqu'un a dit que c'était impossible, que tout était gelé dehors, qu'il faisait trop froid.

L'évêque nous a appelés dans son bureau pour prendre une décision. Nous avons conclu que c'était aux jeunes femmes de dire quand et où elles voulaient se faire baptiser. L'évêque les a appelées dans son bureau. Il a dit qu'il connaissait un lac mais nous a prévenus qu'il faudrait s'y rendre en bus, que ça prendrait du temps, et qu'il faudrait ensuite marcher pendant vingt minutes, pour parvenir à un endroit retiré où le baptême pourrait avoir lieu.

Il y a eu un long silence dans la pièce. Enfin, mademoiselle Kim a pris la parole. Elle a répété qu'elle avait accepté l'Evangile et de se faire baptiser ce jour-là. Elle croyait que si elle faisait sa part, le Seigneur ferait la sienne, et que, si elle devait se faire baptiser dans un lac gelé, elle était disposée à le faire.

Nous avons commencé les préparatifs pour le baptême dans le lac. Frère Forbes et frère Miner ont couru chercher des couvertures à l'appartement. Les deux amies de l'Eglise ont mis des vêtements de baptême; mon compagnon, frère Parker, et moi, en avons fait autant. Nous avons tenu la réunion de baptême à l'église, après quoi nous avons pris un bus qui nous a conduits jusqu'au lac. Quand nous sommes arrivés, il y avait beaucoup de gens qui patinaient. La glace devait être très épaisse.

L'évêque, qui nous avait précédés avec sa camionnette, était déjà sur l'autre rive du lac. Quand nous l'avons rejoint, il essayait sans succès de faire un trou dans la glace avec une grosse pierre. Je me suis rendu avec mon compagnon jusqu'à une petite maison, au bord du lac. Nous avons frappé à la porte. Un homme d'âge moyen, vêtu d'un hanbok violet, le costume coréen traditionnel, a ouvert la porte. Je lui ai expliqué en coréen qu'il fallait que nous fassions un trou dans la glace. Il a disparu chez lui et est réapparu avec une vieille hache fixée à un manche de fortune. Sans même nous demander de la lui rendre, il a souri et a refermé sa porte.

Nous sommes retournés au lac. Nous avons percé un petit trou dans la glace et avons sondé la profondeur avec un bâton. C'était trop peu profond pour un baptême. Nous avons percé beaucoup de petits trous, sondant chaque fois la profondeur de l'eau. Enfin, nous avons trouvé un endroit où l'eau était assez profonde.

Il nous a fallu encore une heure pour pratiquer une ouverture assez grande pour effectuer le baptême. Le manche de fortune de la hache s'est brisé, mais nous avons réussi à rattraper le fer avant qu'il ne coule. La glace faisait trente centimètres d'épaisseur. La plupart des morceaux que nous cassions étaient trop gros pour qu'on les soulève. Nous les glissions sous la glace de chaque côté du trou.

Enfin, frère Parker a baptisé sœur Pak, et j'ai baptisé sœur Kim dans le lac gelé. Il était tard. Tous les patineurs étaient rentrés chez eux. Le ciel était clair, l'air glacé. Pourtant, je me souviens que j'ai remarqué, surpris, en sortant du trou et en reprenant pied sur la glace, que je n'avais pas froid. Sœur Kim a fait la même expérience.

Nous nous sommes serrés les uns contre les autres pour la prière de clôture, après quoi nous nous sommes enveloppés dans les couvertures et nous nous sommes dirigés vers l'arrêt de bus. Les sœurs baptisées sont allées chez l'évêque pour se changer. Les autres missionnaires et moi sommes rentrés chez nous. A huit heures et demie, nous nous sommes retrouvés chez l'évêque pour le dîner. L'évêque a ressenti fortement que nous devions confirmer immédiatement les deux jeunes filles. Nous l'avons donc fait.

Pendant et après les prières de confirmation, la pièce était remplie d'une douce quiétude, qu'il m'est impossible de décrire. Je suis convaincu, sans savoir pourquoi, qu'il était important que ces jeunes filles soient baptisées et confirmées en cette froide journée. Leur foi et leur courage sont caractéristiques de l'attitude des humbles membres de l'Eglise de Corée du Sud. □

Wade Brackenbury a été chef de zone dans la mission de l'ouest de la Corée du Sud.

Heureux malgré le froid, les candidates au baptême, les missionnaires et leurs amis, près des «fonts baptismaux» taillés à la hache dans la surface glacée d'un lac.

ON PEUT VAINCRE MÊME D'ÉNORMES DIFFICULTÉS

PHOTO WELDEN ANDERSEN

«À DIEU TOUT EST POSSIBLE» (Matthieu 19:26)

PHOTOS CRAIG DIMOND

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ALLIANCE

Une nouvelle exposition permanente du Musée d'histoire et d'art de l'Eglise, à Salt Lake City, retrace la conversion et l'engagement des saints des derniers jours au cours des premières années de l'Eglise.

L'exposition invite les visiteurs à revivre les premières expériences des mormons: le rétablissement de l'Evangile dans l'Etat de New York, le rassemblement des saints en Ohio, au Missouri, et plus tard en Illinois; la migration des saints jusqu'à la vallée du lac Salé, en bateau, chariot bâché et charrette à bras, l'édification de Sion dans l'ouest des Etats-Unis, et la proclamation de l'Evangile au monde.

Certaines de ces expériences sont présentées dans le reportage photographique de l'exposition qui suit l'itinéraire des pionniers à travers l'océan et les grandes plaines jusqu'à leurs nouveaux foyers dans la vallée du grand lac Salé.

Photo de droite: **Fenêtre originelle du temple de Kirtland (Ohio), terminé en mars 1836. A droite de la fenêtre, un portrait à l'huile de Joseph Smith et des dirigeants de l'Eglise à Nauvoo; l'écritoire de W. W. Phelphs, l'un des premiers dirigeants de l'Eglise (sur la chaise) et un gilet et un pantalon ayant appartenu à Hyrum Smith, frère du prophète Joseph.**

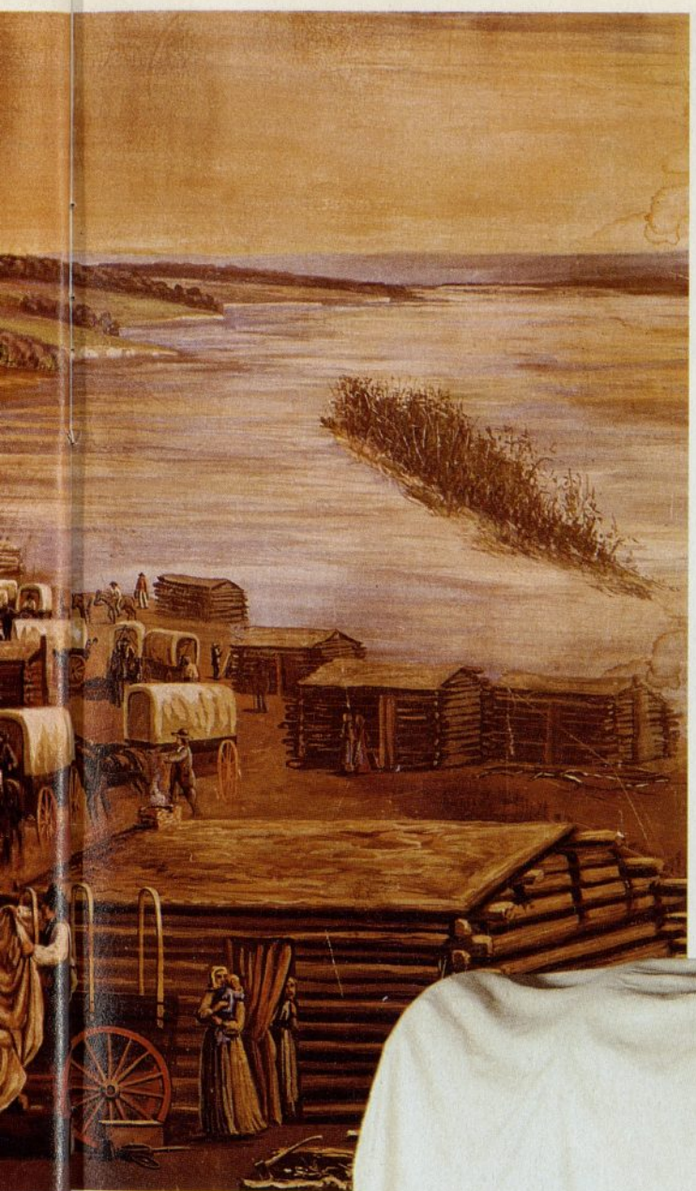
Photo de gauche: **Ce vitrail, datant de 1913, qui se trouvait à l'origine dans l'église de la paroisse Adams, de Los Angeles (Californie), représente la Première Vision. L'apparition en 1820 de Dieu le Père et du Sauveur, en réponse à la prière du jeune Joseph Smith, marqua le début du rétablissement de l'Evangile sur la terre.**

Ci-dessus: **Winter Quarters, Nebraska, 1846-47; tableau de C.C.A. Christiansen. 3500 saints des derniers jours construisirent 700 maisons de rondins qui servirent d'abri à des milliers de pionniers qui se rendirent dans l'Ouest, entre 1846 et 1862.**

En haut, à droite: **Statue de bronze par Avard Fairbanks, commémorant la mort de centaines de saints au cours des deux premières années de la communauté de Winter Quarters.**

Photo de droite: **Reconstitution d'un chariot bâché utilisé par les saints lors de leur exode vers l'Ouest.**

Photo de gauche: **Boussole de Brigham Young**



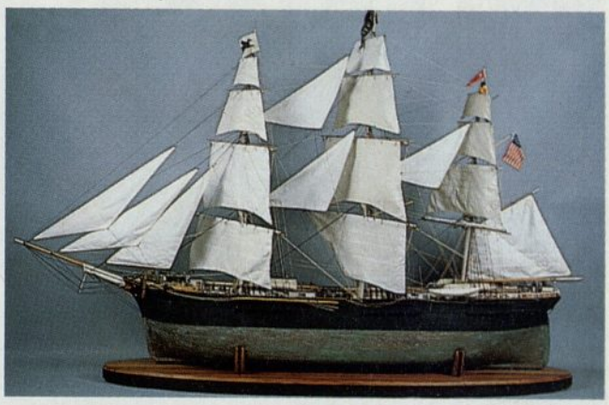


Photo du haut: **Les scènes en miniature à bord d'une maquette du *Enoch Train* sont tirées d'incidents authentiques consignés dans les journaux des pionniers au cours d'une traversée de 1856, pendant laquelle la plupart des passagers venaient d'Angleterre. Les autres venaient d'Ecosse, du Pays de Galles, d'Irlande, du Danemark et de Suisse.**

Photo du bas: **Maquette au 1:32e du *Enoch Train*. Sa construction a pris quatre ans. Fidèle jusque dans les moindres détails, elle comporte même des nœuds de marins sur les «cordages» des voiles.**

Photo de gauche: **Une partie de l'exposition présente les navires à voile sur lesquels des milliers d'immigrants venus d'Europe ont traversé l'Atlantique pour se rendre dans leur nouvelle patrie. Cette réplique grandeur nature des locaux des passagers a été faite d'après les plans originaux de construction du *Enoch Train*, navire qui faisait la traversée de Liverpool à Boston. Le voyage durait deux mois.**

Ci-dessus: **En 1866, le pionnier et photographe Charles Savage fit le voyage de Salt Lake City à New York pour acheter du matériel photographique. Au retour, il se joignit au convoi d'émigrants de Thomas E. Ricks, composé de 251 saints britanniques et de quarante-six chariots. Ce cliché est l'un des rares documents photographiques sur un véritable convoi de pionniers.**

Photo de gauche: **Cette charrette à bras fut tirée à travers les grandes plaines en 1866 ou 1867 par la famille de William Stiff, originaire d'Ecosse. Elle est du même type que celles utilisées dix ans plus tôt par les convois de charrettes à bras organisés par l'Eglise.**

Ci-dessus: Cet orgue utilisé dans le temple de Manti (Utah) rappelle l'importance de la musique dans le culte des saints des derniers jours.

Photo de gauche: **Ce tableau à l'huile, attribué par Edwin Evans, fut peint aux environs de 1892. Au début des années 1890, Evans fut parmi les «missionnaires artistiques» envoyés par l'Eglise étudier à Paris, pour se préparer à exécuter les peintures murales du temple de Salt Lake représentant la création du monde, le jardin d'Eden et le monde dans lequel nous vivons.**

Ci-dessous: **Ce soleil en bois, autrefois peint de couleurs brillantes, a été sculpté en 1852 pour le pignon sud de l'ancien Tabernacle qui se trouvait à Temple Square, à Salt Lake City. Le soleil représente le rétablissement de l'Evangile et la gloire céleste de Dieu.**

De fidèles

PHOTO LUIS LOPEZ

Carol Baughman Rivero

convertis

SAINTS DE BARCELONE

Les premières réunions de l'Eglise tenues à Barcelone ont eu lieu dans un salon de coiffure appartenant à Josefa Lacuay et à son mari qui n'est pas membre. Josefa avait adhéré à l'Eglise en Uruguay en 1963 et était venue à Barcelone avec sa famille. En arrivant, elle avait appris que l'Eglise n'y était pas encore établie. Quand, à la fin des années soixante, des missionnaires de la mission française sont venus dans la banlieue où elle habitait, elle a réussi à leur trouver un appartement mais pas de local pour les réunions. Aussi, pendant sept mois, tous les dimanches matin, les sèche-cheveux, les bigoudis et les flacons de fixateur de la boutique des Lacuay ont cédé la place à un office religieux auquel assistaient les quelques saints des derniers jours, pionniers de la région de Barcelone.

Aujourd'hui, le pieu de Barcelone compte près de deux mille membres, à qui évidemment une petite boutique ne suffit plus pour se réunir. Mais l'esprit de sacrifice et de dévouement des Lacuay reste bien vivant dans les histoires de conversion des saints de Barcelone.

De jeunes saints des derniers jours de toute la région de Barcelone se réunissent, lors d'un super samedi, autour du gâteau et des bougies pour célébrer le 150e anniversaire de l'organisation des Jeunes Filles.

PHOTO LUIS LOPEZ

Leur ville, le plus grand port espagnol de la côte méditerranéenne, est le principal centre commercial et culturel du nord-est de l'Espagne. Barcelone, ville historique, date d'avant l'ère chrétienne, et les ruines d'une cité romaine ont été mises à jour sous les places du centre ville. Au Moyen-âge, la ville était un important port de commerce, lien entre le monde musulman des épices et des fruits exotiques et les marchés européens. Les habitants de Barcelone, les Catalans, se sont fait une réputation d'habiles commerçants, célèbres pour leur esprit d'entreprise et leur ardeur au travail.

Depuis des siècles, les affaires et le commerce sont un mode de vie pour les Catalans. La ville est devenue un tissu de petites entreprises familiales où les enfants apprenaient à travailler aux côtés de leurs parents, en sachant qu'ils reprendraient l'affaire après eux. Les familles de Barcelone, d'origine catalane pour la plupart, sont encore largement employées dans le commerce. La journée de travail est longue, et beaucoup n'ont pas le temps de se livrer à d'autres activités.

Les débuts de l'Eglise ont donc été lents à Barcelone. Les habitants, fortement attachés aux traditions religieuses héritées du passé et pris par les affaires du présent, n'avaient guère le temps de discuter d'étranges nouvelles croyances venues d'Amérique. Cependant, le récit de certaines conversions des vingt dernières années montre que l'Esprit peut venir à bout d'aussi grands obstacles.

Photos du bas: **A la branche de Premia de Mar, pieu de Barcelone, les élèves d'un cours des adultes de l'Ecole du Dimanche répondent à l'instructeur.**

Après une recherche religieuse infructueuse en Inde, Carlos et Julia Rodriguez (ici lors d'une soirée familiale avec leurs enfants), sont rentrés en Espagne.

A droite: **Membre de l'Eglise depuis quatre ans et actuellement président du collège des anciens de la deuxième paroisse de Barcelone, Enrique Torres est un peintre qui expose ses œuvres en Europe et aux Etats-Unis. Son portrait de Ezra Taft Benson est exposé au Musée d'histoire et d'art de l'Eglise de Salt Lake City.**

L'histoire de Josefa Parada en est un exemple. Ancienne religieuse, elle avait quitté les ordres pour se marier. Elle n'avait nul désir de s'intéresser à d'autres religions. pourtant, quand elle a remarqué un net changement dans la vie de ses voisins, les Prieto, de Badalona, dans la banlieue de Barcelone, elle leur en a demandé la raison. Elle ne s'attendait pas à la réponse qu'ils lui ont donnée: «Nous nous sommes fait baptiser dans l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.»

Les Prieto ont rendu visite à la famille de Josefa. Enfin son fils, Enrique, s'est fait baptiser. Josefa ressentait l'influence de l'Esprit, mais elle avait du mal à envisager de rompre avec ses traditions religieuses. Ce n'est qu'en 1979, quand son troisième fils s'est fait baptiser (à cette époque, elle assistait aux réunions de l'Eglise et lisait le Livre de Mormon), que sa conviction a été assez profonde pour qu'elle se fasse baptiser.

Deux ans plus tard, son mari, Aurelio, a lui aussi acquis un témoignage par la prière fervente, a arrêté de fumer et est devenu membre de l'Eglise. La famille est allée plusieurs fois au temple depuis.

En Espagne, comme dans d'autres parties du monde, adhérer à l'Eglise exige de grands sacrifices, car il faut rompre avec la tradition. Les membres d'Espagne n'en sont que plus dévoués. En 1976, deux missionnaires sont entrés en contact avec Manuel et Maria Trancosco. Après cette visite, Manuel a prié à propos de leur message et a étudié le Livre de Mormon, Doctrine et Alliances et la Perle de Grand Prix. Ayant reçu une confirmation spirituelle pendant son travail (il est mécanicien), il s'est aussitôt précipité chez lui pour demander aux missionnaires de le baptiser immédiatement.

Depuis la conversion de sa famille, Manuel s'est consacré aux nombreux appels qu'il a reçus, malgré son travail qui l'occupe de six heures du matin à dix heures du soir. La famille a eu suffisamment de foi pour parcourir dans sa petite voiture les 1200 kilomètres jusqu'au temple de Suisse, au nord. Ce voyage a renforcé leur témoignage; en effet, chaque fois qu'ils s'arrêtaient pour demander leur chemin, ils trouvaient quelqu'un qui parlait espagnol. Manuel et Maria se sont fait sceller à leurs quatre enfants et ont, depuis, ajouté quatre enfants à leur famille éternelle.

La fidélité à la tradition, qui rend le prosélytisme des missionnaires difficile, exige également de l'ingéniosité pour l'action missionnaire des membres. Il y a quatorze ans, à Premia de Mar, petit faubourg de Barcelone, Mari Carmen Clavet et Carol B. Rivero ont commencé à tenir des réunions de la Société de Secours chez elles. Il n'y avait pas de branche dans la ville. La majorité des vingt-cinq femmes qui y assistaient n'étaient pas membres de l'Eglise, ce qui ne les empêchaient pas d'apprécier visiblement les leçons, choisies dans la prière, enseignées chaque semaine.

Ces réunions des sœurs de Premia ont entraîné quatre baptêmes. Des missionnaires ont alors été envoyés dans la petite ville et ont établi la branche de Premia de Mar, bien qu'il n'y eût pas de détenteur de la prêtrise à l'époque. Des missionnaires ont été présidents de branche pendant plusieurs années. Enfin, un ancien missionnaire, Javier Garriga, ancien élève de la Primaire de sœur Rivero, est venu s'installer à Premia de Mar. Il en est aujourd'hui le président de branche.

Dans un autre faubourg, Hospitalet, Ramon et Gloria Arriaga invitent régulièrement des amis et des parents non membres à leur soirée familiale hebdomadaire. «Il nous arrive d'avoir jusqu'à douze personnes», disent-ils. «Pendant la semaine, nous déterminons qui aider ou inviter, en essayant toujours de témoigner de l'amitié à quelqu'un qui est seul.» Leurs deux enfants ont été appelés ensemble en mission à Madrid. «On peut bien dire que nous avons fait une mission par l'intermédiaire de nos enfants», dit leur mère. «Nous avons vécu minute par minute leur service du Seigneur, et nous avons senti les bénédictions couler.»

Ferran Silvestre est représentatif de la génération montante de saints. Ferran a fini par se joindre à l'Eglise à l'âge de vingt ans, bien que ses parents se soient fait baptiser quand il avait douze ans. Deux missionnaires ont su gagner sa confiance, et il a suivi les leçons. Ces séances et l'étude du Livre de Mormon lui ont apporté une confirmation spirituelle indéniable de la véracité de l'Evangile.

Après un an de service militaire obligatoire, Ferran a voulu encore aller en mission, bien qu'il ait alors plus de vingt-cinq ans. Il est aujourd'hui rentré de sa mission à Washington (D.C.), dont il dit qu'elle a été la plus belle expérience de sa vie.

La conversion de Carlos Rodriguez et de sa femme, Julia, remonte à près de vingt ans. Peu après leur mariage, recherchant activement la vérité, ils ont fini par décider d'aller en Inde, dans leur quête religieuse. En traversant la Turquie, ils se sont retrouvés bloqués par une panne de voiture. Ils ont décidé d'y séjourner, se tournant vers l'étude de l'Islam. Un jour, cependant, Carlos s'est mis à lire la Bible et s'est aperçu qu'il était chrétien et était profondément reconnaissant à Jésus-Christ.

Les Rodriguez sont rentrés en Espagne, convaincus qu'ils finiraient par trouver la vérité dans une Eglise chrétienne. A Barcelone, Carlos a découvert un exemplaire du Livre de Mormon parmi des affaires qu'il avait rangées. Il a commencé à le lire. Il a été si fasciné qu'il l'a lu sans arrêt, en oubliant de manger et de dormir, pendant quarante-huit heures. Dès qu'il a eu fini, il a entraîné Julia à une réunion de l'Eglise, dans l'espoir d'y trouver quelqu'un qui lui en apprendrait davantage. Malheureusement, c'était un samedi après-midi et il n'y avait personne. Julia venait de lui dire: «Chéri, on reviendra demain», quand deux missionnaires sont arrivés. Une semaine plus tard, Carlos et Julia se faisaient baptiser. Aujourd'hui, Carlos est l'évêque de l'une des paroisses de Barcelone.

Ces membres sont représentatifs de la population croissante de l'Eglise à Barcelone. Ils ont trouvé le temps et la force et ont eu le désir d'accepter l'Evangile rétabli quand le Saint-Esprit les a touchés et les a amenés au baptême. Les journées de travail restent longues, mais ces pionniers de l'Eglise d'Espagne, qui servent le Seigneur avec enthousiasme et dévouement, trouvent toujours du temps pour les réunions, les missions et les voyages au temple. □

Carol Baughman Rivero est présidente de la Société de Secours de la branche de Premia de Mar, dans le pieu de Barcelone, en Espagne.

«Le Christ guérit l'aveugle», par Del Parson.

«Ils se rendirent à Bethsaïda; on lui amena un aveugle, et on le supplia de le toucher . . . Il lui mit . . . les mains sur les yeux; et, quand l'aveugle regarda fixement, il était rétabli et voyait tout distinctement» (Marc 8:22, 25).

Tavita Sagapolu, «Goliath» imposant, reste cependant un fils plein d'amour pour sa mère. Voir «Une grande stature spirituelle», page 12.

PBMA 9106 FR

91986 140
FRENCH